This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Zah. IV B. 29

Zah. IV. B. 29

FLEURS DU MIDI.

Edition princeps (rare)

= Vermare =

FLEURS

DU MIDI,

Poésies,

PAR

Mme LOUISE COLET (née Révoil).

Child of the sun... Soul of fire.
— Byron. —

PARIS,
LIBRAIRIE DE DUMONT,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

MDCCCXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

FLEURS DU MIDI.

Ces chants ont été composés dans un désert de la Provence, triste en hiver comme un steppe de la Pologne, et dévoré en été par un soleil d'Afrique et par le mistral, assez semblable au simoun. Là, l'imagination ne pouvant se répandre au dehors pour admirer, est condamnée à chercher un aliment dans les émotions de l'âme, dans la pensée.

Peut-être ces vers auraient-ils dû mourir où ils étaient nés, dans cette solitude où je n'étais entendue ni comprise; mais quelques poètes les ont écoutés, quelques amis les ont applaudis, et je les livre au public, sans espérer qu'il les lise.

J'aurais voulu qu'un nom illustre et protecteur consentît à s'unir au mien sur le frontispice de ce volume : si je n'ai pu obtenir cette faveur, il doit m'être permis du moins de m'enorgueillir d'un suffrage tel que celui de notre plus grand écrivain.

J'avais adressé à M. de Chateaubriand le frag-

ment de mon poëme qui porte son nom, et les stances sur les tourmens du poète; je reçus de lui la réponse suivante.

Paris, 7 octobre 1835.

« J'ai été, Madame, sensiblement touché de la « lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é- « crire. Si j'étais cet *astre* que vous annoncez dans « une si belle poésie, je craindrais de tomber du « ciel par orgueil, comme on raconte que cela est « arrivé jadis à l'étoile *porte-lumière*. Mais, Madame, « je ne dois prendre vos éloges que pour le songe « brillant d'une femme jeune..... belle et poète. « Permettez-moi, toutefois, de vous dire, avec ma « vieille expérience, que vous louez beaucoup trop « le *malheur;* la peine ignorée vous a dicté des stan- « ces pleines de charme et de mélancolie; la dou- « leur connue n'inspire pas si bien. Ne dites plus :

Laissez les jours de joie à des mortels obscurs *.

« Il faut maintenant prier pour vous-même, Ma- « dame; quant à moi, je demande au ciel qu'il ne « sépare jamais pour vous le bonheur de la gloire.

« Agréez, Madame, je vous prie, l'hommage « empressé de ma reconnaissance et de mon res- « pect.

« CHATEAUBRIAND. »

* *Tourmens du Poète*, page 10.

Ces paroles me remplirent de joie. Dans un *post-scriptum* de cette lettre, M. de Chateaubriand daignait m'accorder une entrevue.

Je ne saurais peindre le sentiment que j'éprouvais en approchant de cette demeure calme et isolée, d'où le génie domine de toute sa grandeur et de toute son unité les mille talens confondus qui se heurtent dans la grande ville. M. de Chateaubriand est pour moi l'homme du siècle; j'étais émue en face de cette majesté du génie. Il me reçut avec une aimable bonté, et me promit d'encourager mes débuts littéraires.

Peu de jours après, j'envoyai encore à M. de Chateaubriand des fragmens manuscrits de mes poésies, et j'osai lui demander d'inscrire quelques lignes en tête de mon Recueil : ma prière ne fut pas accueillie; mais son refus était exprimé avec tant de bienveillance, que je ne crains pas de le faire connaître.

Paris, 23 novembre 1835.

« Je serais heureux, Madame, de pouvoir faire « ce que vous désirez; malheureusement, je suis « loin d'avoir l'autorité que votre politesse me « veut bien accorder, et je n'ai pas la présomp- « tion de me croire un juge dont le public adopte « les arrêts : s'il ne s'agit que de mon opinion « particulière, je pense qu'une femme qui a écrit

« la *Consolation à un poète américain*, l'*Elégie sur*
« *un vieux père mourant*, a des droits à tous les
« suffrages. Mais, Madame, ce sont des poètes qui
« doivent annoncer un poète; choisissez parmi
« ceux qui ont de la gloire; ils tiendront à hon-
« neur de prédire la vôtre.

« Agréez, Madame, je vous prie, mes remercî-
« mens les plus sincères et mes respectueux hom-
« mages.

« CHATEAUBRIAND. »

Ces lettres seront ma protection auprès du public; pouvais-je en chercher une autre?

Mais dois-je croire à ces bienveillantes paroles, ou ne sont-elles que l'expression de ce généreux intérêt que la force accorde à la faiblesse, la gloire à l'obscurité? Je le crains. Cependant que M. de Chateaubriand me pardonne de publier ici les témoignages si flatteurs de son approbation : ils sont ma seule espérance de succès; si cette espérance était déçue, ils seraient encore ma consolation.

Paris, janvier 1836.

POÈME

A une Amie.

L'âme du poète est le miroir du monde.
— LEIBNITZ. —

TOURMENS DU POÈTE.

I

Après tout, qu'importent les revers,
si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux
deux mille ans après notre vie?

— CHATEAUBRIAND. —

Amour, vertu, génie, tout ce qui a honoré l'homme,
l'homme l'a persécuté.

— MADAME DE STAEL. —

TOURMENS DU POÈTE.

A UNE AMIE.

I

Quoi! faut-il dans mon sein que je te fasse lire?
Toi, femme comme moi, toi, fille de la lyre,
N'as tu pas deviné
Que mes jours sont voilés d'une ombre de tristesse,
Vague pressentiment qui me poursuit sans cesse,
Et me dit qu'à souffrir mon cœur fut destiné?

Eh ! pourquoi me parler de bonheur et de gloire,
A moi, pauvre ignorée à qui rien n'a souri ?
A moi, qui dans la coupe où j'aurais voulu boire
Trouvai le miel tari!

Comme la sensitive aux regards je me cache;
Mais il ne suffit pas d'être pure et sans tache
Pour couler d'heureux jours :
Au désert la pensée ardente, insatiable,
Qui sonde trop la vie, et que la vie accable,
Fermente dans mon ame, et la ronge toujours!

Parce qu'il est encor des roses sur ma joue;
Et qu'étouffant mes pleurs, je souris et me joue
Du bonheur qui me fuit,

Tu dis, en me voyant : « Cette femme est heureuse !
« Elle pourra calmer ma vie aventureuse;
« Elle pourra répandre un rayon sur ma nuit! »

Ah! si c'est la pitié que ton passé réclame,
J'en ai pour le malheur; viens puiser dans mon ame:
Mais moi, te consoler!
Moi, qu'entoura toujours la froide indifférence,
Ce langage d'amour qu'implore ta souffrance,
Saurais-je le parler!

Puis-je, pour adoucir le mal qui te dévore,
Au songe du bonheur te faire croire encore,
Lorsque je n'y crois plus !
Puis-je à ton cœur brisé conseiller la prière,
Moi, qui reste à genoux muette sur la pierre,
Et n'ose plus former des vœux toujours déçus!

Dis moi, comment prier, quand la vie est sans joie,
Lorsque le ciel, jamais, à nos désirs n'envoie
Les biens qu'avec ferveur nous allions mendier :
Quand l'ame sent toujours un mal qui la déchire;
Quand, au lieu de bénir, elle est prête à maudire;
Dis-moi, comment prier!..

A des jours sans bonhèur, non, je ne puis me faire;
Je suis faible à la vie; et, vers une autre sphère
En tournant mes regards, j'ose interroger Dieu;
Je dis : « Quoi! sans pitié pour une pauvre femme,
« D'amour, de poésie, il a pétri mon ame,
« Et j'ai dû lutter seule avec ce double feu !...

« Seule! sans rencontrer la source où l'on s'étanche!
« Seule! sans une autre ame où mon ame s'épanche!
« Seule! pour admirer, croire, aimer et souffrir!

« Seule! seule toujours!... Si je dois ainsi vivre,
« Avant qu'à blasphémer le désespoir me livre,
« Mon Dieu, fais moi mourir !... »

Et pourtant, ce n'est pas que le destin m'abreuve
De ces malheurs puissans qui mettent à l'épreuve
Le poète ici-bas, pour le régénérer :
Et qui, bouleversant son ame indépendante,
Inspirent à sa voix plus fière et plus stridente
Des hymnes de douleur si beaux qu'ils font pleurer !...

Ah! ces nobles tourmens, souvent je les envie :
Ils déchirent le cœur, mais font sentir la vie.
Gladiateur sanglant, il est beau de lutter :
A l'homme de génie il faut de grands contrastes;
Après des jours sereins il faut des jours néfastes...
Son ame doit tout refléter.

Il est beau de souffrir comme a souffert le Dante!
Aux cris de Némésis, implacable et mordante,
Il est beau d'imposer silence en l'étouffant!
Il est beau que le Tasse, accusé de folie,
Meure, et lègue un remords à toute l'Italie.
Qui ne le vit pas triomphant:

Comme Homère, il est beau que Camoëns mendie;
Que Corneille expirant fasse une tragédie
Pour obtenir du pain!
Que Milton, en créant son ange des ténèbres,
Ressente, tour-à-tour, dans ses heures funèbres,
Les tourmens qu'il dépeint!

Puis, il est beau d'ouïr le jeune Malfilâtre,
Lui, qui trouva toujours la nature marâtre,
Chanter la volupté!

Il est beau que Gilbert, mourant dans un hospice,
A ses vers dédaignés laisse pour Frontispice :
GÉNIE ET PAUVRETÉ !...

Eh ! n'est-ce pas encore une chose sublime
Que la gloire vouée au supplice du crime !
Chénier, * de l'échafaud, volait au Panthéon !...
Sous le glaive, Roland déployait sa grande ame.
Fière et belle Roland, est-il un cœur de femme
Qui ne batte d'orgueil en prononçant ton nom !

Et vous, dont les accens réveillaient l'Ausonie,
Vous, qu'on a torturés dix ans dans l'agonie,
Noble Marconcelli, sublime Pellico,
Martyrs de liberté que l'amitié rassemble,
A la postérité vos noms iront ensemble,
Et dans tous les grands cœurs trouveront un écho !...

* André Chenier.

Oui, j'aime vos malheurs! Quelle ame assez commune
N'envîrait le génie au prix de l'infortune !
Laissez les jours de joie à des mortels obscurs ;
La douleur est pour vous l'offrande expiatoire,
Dont vous avez payé l'auréole de gloire
Qui couvrira vos fronts dans les siècles futurs !...

Comme l'éclair jaillit au milieu des nuées,
Dans les ames ainsi fortement remuées
Dieu jette quelquefois un regard de merci ;
Alors, se dégageant des ombres de la terre,
Leur avide pensée au ciel se désaltère...
Oh ! je voudrais souffrir ainsi !

Mais il est des douleurs que le monde méprise,
Dont notre ame se meurt sans qu'elle soit comprise ;
Sans qu'un mot de pitié dit par un être aimé

Vienne cicatriser nos blessures qui saignent :
Par ces tourmens secrets que les hommes dédaignent,
Mon cœur est consumé!

Voir pâlir mon printemps comme pâlit l'automne ;
Traîner une existence aride et monotone
Où l'amour n'a jamais répandu sa chaleur ;
Sans avoir pu goûter les plaisirs de mon âge,
Sans qu'aucun souvenir sur mon passé surnage
Dans l'abîme du temps jeter mes jours en fleur!

L'ame ardente de foi, trouver un siècle athée!
Avant d'avoir joui, vivre desenchantée,
Et garder le désir!
Poursuivre, sans espoir, dans un monde frivole,
Le bonheur idéal, qui sous ma main s'envole
Quand je veux le saisir!

Comme le fer rongé lentement par la rouille,
Comme l'arbuste en fleurs, que le givre dépouille
De bourgeons parfumés,
Voir user, voir flétrir mon ame pure et fraîche
Sous le souffle glacé qui, chaque jour, dessèche
Mes rêves bien-aimés !

Hélas! ma vie ainsi s'épuise dans l'angoisse,
Mes plus doux sentimens, qu'on déflore et qu'on froisse,
Demeurent méconnus.
Et, dans un cercle étroit, désenchanté, vulgaire,
Je cherche en vain les biens que j'espérais naguère...
Je ne les trouve plus....

Ne pouvant du bonheur pénétrer le mystère.
Que de fois j'ai rêvé ton crime involontaire.
Chatterton, ame ardente, à qui la foi manquait !

Comme toi, j'ai senti cette douleur aigüe
Qui nous fait désirer de boire la cigüe
Dans un dernier banquet !

Mais, quand tu te livras à ta pensée amère,
Sans doute, infortuné, tu n'avais plus de mère :
Une mère à la vie enchaîne son enfant:
Sa vieillesse attiédit notre ardente énergie ;
Elle a, pour nous calmer, une douce magie ;
Contre le désespoir son amour nous défend.

Ma mère ! à ce nom seul, sur mon ame embrasée
Je sens toujours couler une fraîche rosée:
Je n'ai trouvé qu'en elle indulgence et douceur;

A mes autres parens je suis presque étrangère;
Jamais je n'ai connu la tendresse d'un frère,
Ni l'amour d'une sœur :

Jamais les soins touchans, les baisers de famille,
Qu'on prodigue toujours à la plus jeune fille,
N'ont entouré mes premiers ans :
Et lorsque je parcours ma triste destinée,
Je ne puis évoquer une heure fortunée
Des jours passés aux jours présens.

Cette tendre amitié, cette étroite alliance,
Douce chaîne d'amour, intime confiance
Qui doit unir le frère et la sœur en naissant,
Embellissaient en vain mes rêves poétiques !
Hélas! lorsque les cœurs ne sont pas sympathiques,
Qu'est le lien du sang ?

L'ame seule s'unit à l'ame
Par une indestructible trame
Où les sentimens sont mêlés;
Puissance d'amour attractive,
Qui, soudain, émeut et captive
Deux cœurs l'un vers l'autre appelés:

Alors, les pensers se confondent;
Alors, les accens se répondent;
Alors la vie est un chemin
Dont deux êtres suivent la voie,
Dans l'infortune ou dans la joie
Se tenant toujours par la main.

Ce bras où notre bras s'appuie,
Ce regard dont la flamme essuie
Nos pleurs, comme un rayon divin;

Ce souris, bienfaisant dictame,
Enfin cette ame pour mon ame
Hélas ! je l'ai cherchée en vain :

C'est à toi, que je me confie :
Toi, dont l'amour s'identifie
A ceux qui tout bas ont gémi :
Lis, comme Dieu, dans ma pensée;
Tiens ma main dans ta main pressée,
Ouvre à mon cœur ton cœur ami!....

Août 1833.

RÉCIT.

II

●

... From my youth up wards,
My spirit walked, not with the souls of other men
Nor looked, upon the earth with human eyes.

— BYRON. —

Dès ma première jeunesse, mon esprit ne marchait point avec les ames des autres hommes; je ne regardais point la terre avec des yeux d'homme.

RÉCIT.

Éveil de l'Ame.

II

Suis avec moi, page par page,
Mon douloureux pélérinage,
Depuis le premier de mes jours;
Vois-tu cet enfant qui repose?
Sur son visage calme et rose,
Le sourire habite toujours.

Mais aussitôt que la pensée,
De son ame s'est élancée,
Ses yeux perdent leur doux éclat;
Sa joue enfantine est pâlie,
Et la triste mélancolie
Fait pencher son corps délicat....

Malheureux le mortel qui pense,
Et qui veut sonder l'existence,
Avant d'en goûter les douceurs!
Pour lui, tout plaisir s'empoisonne,
Pour lui, la plus belle couronne
N'offre que de stériles fleurs!

Sais-tu pourquoi la jeune fille,
Triste au milieu de sa famille,

Se refuse à de doux ébats?
Pourquoi, si l'on rit, elle pleure,
Se plaint et demande, à toute heure,
Des biens inconnus ici-bas?

C'est que dans ce monde de fange,
Elle apporta des rêves d'ange
Qu'elle voudrait réaliser!
Et que son ame virginale
Poursuit leur image idéale
Et la voit toujours se briser!..

Comme la vague suit la vague,
Dans sa pensée ardente et vague

Se succèdent les sentimens ;
Et sa précoce intelligence
Jaillit, se déploie et s'élance
Aux sphères des ravissemens !...

Elle vole, son cœur s'embrase ;
Elle vole,... puis, dans l'extase,
Se plonge et semble se bercer.
C'est vainement qu'on la convie
Aux premiers plaisirs de la vie :
Solitaire, elle aime à penser!

Le front courbé, silencieuse,
Elle rêve, et sa sœur rieuse,

Passe, en lui jetant le dédain ;
« Voyez, voyez l'enfant qui boude,
« Dit-elle, et qui toujours s'accoude,
« Tenant sa tête dans sa main ! »

Et, parlant ainsi, l'ingénue,
A cette souffrance inconnue,
N'accorde qu'un souris moqueur :
Et la jeune fille qui pleure,
Sent au sarcasme qui l'effleure,
Un poids plus lourd presser son cœur.

« Ta douleur n'est qu'une chimère...
« Pourquoi gémir, lui dit sa mère ?

« Ne t'ai-je pas donné mes soins ? »
Et, sans la comprendre, elle blâme
Sa tristesse, comme si l'ame
N'avait pas aussi ses besoins !...

Comme si, quand l'esprit s'éveille,
Planant de merveille en merveille,
S'égarant dans l'immensité,
Il ne lui fallait pas un guide,
Qui semât des fleurs dans le vide
De la triste réalité !...

Octobre 1833.

ENTHOUSIASME.

III

L'amour n'est pas ce que vous croyez,
ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés
vers un être créé;
C'est l'inspiration sainte de la partie la plus éthérée
de notre ame vers l'inconnu.

— GEORGES SAND. —

ENTHOUSIASME.

III

Vois-tu la jeune vierge à l'ame véhémente,
Qui se meurt chaque jour du mal qui la tourmente ?
La vois-tu, mendiant, comme un trésor divin,
Un cœur qui la comprenne, et le cherchant en vain !

Oh ! qui saura jamais sa souffrance infinie,
Ses jours de désespoir et ses nuits d'insomnie,
Ses larmes, ses sanglots, ses longs déchiremens,
Quand, jetant le sarcasme à ses ravissemens,
Ceux qui devaient guider sa sublime pensée,
Dans leur vulgaire orgueil la disaient insensée!
Insensée !... Oui, j'étais insensée à leurs yeux,
De dédaigner la terre et d'envier les cieux :
Oh! oui! c'était folie à moi que de prétendre
Leur révéler un cœur qu'ils ne pouvaient entendre!
Si je leur demandais naïvement, pourquoi
Les biens que je rêvais s'enfuyaient loin de moi ?
Pourquoi les voluptés que Dieu leur fit connaître,
Et dont il a gravé l'image dans mon être,
Fantômes séduisans, qui venaient me ravir,
Enflammaient mon espoir sans jamais l'assouvir?
Barbares! Ils traitaient mes tourmens de délire !
Dans mon ame si pure ils ne savaient pas lire !

En vain je leur disais : « Guidez-moi jusqu'au but ;
« Je veux boire à la coupe où votre lèvre but :
« Parlez ! Je braverai les ronces de la voie
« Qui mène à l'Oasis où vous goûtez la joie ;
« Contre une heure d'amour, de pure volupté,
« J'échangerai ma vie et mon éternité. »
Car je croyais alors, dans ma candeur novice,
A la réalité de leur bonheur factice ;
Je ne soupçonnais pas que leurs souris forcés,
Sous un masque riant cachaient des cœurs glacés.
Mais eux, soit qu'effrayés de mon ardeur avide,
Soit que de leur néant ils sentissent le vide,
Si je parlais d'amour, de gloire ou d'amitié,
Ils secouaient la tête, et riaient de pitié !...

A m'instruire, par fois, quand ils daignaient descendre,
Alors, mon ame aussi ne pouvait les comprendre ;

Nos sentimens luttaient dans d'éternels combats,
Les miens planaient trop haut, les leurs rampaient trop bas!
Pour eux, la gloire était le succès d'une brigue,
L'amour, la vanité de quelque obscure intrigue,
L'amitié, le lien d'un pacte d'intérêt
Qu'ils formaient sans plaisir, et brisaient sans regret.

•

Non! je n'ai pas compris ces êtres qui végètent,
Et qui devraient subir les mépris qu'ils nous jettent;
Ames sans énergie, esprits où tout est faux,
Étroits dans leurs vertus, étroits dans leurs défauts,
Dont l'égoïsme et l'or sont les seules idoles,
Qui n'ont pour sentimens que de vaines paroles,
Que des mots sans pensée, idiôme impuissant
Qui n'a jamais rendu ce que mon cœur ressent!
Comme au tronc desséché s'étiole la branche,
Près d'eux se consumait mon ame ardente et franche;

Libre par la pensée, esclave dans leurs fers,
Que de tourmens cette ame en secret a soufferts !

A cet enthousiasme auquel on doit un culte,
Ils prodiguaient toujours le dédain et l'insulte ;
Et, torturant mon cœur pour le faire plier,
A leur destin vulgaire ils voulaient me lier !...
Seule, au désert, livrée à ma douleur muette,
Oh ! j'aurais succombé !... mais Dieu me fit poète!
Alors, comme une coupe épandant sa liqueur,
Je versai dans mes chants le trop plein de mon cœur.
Alors, flots déchaînés, mes rapides pensées
Coulèrent de mon sein en notes cadencées;
Chaque objet qui frappait mon cœur et mon regard
Passait dans mes tableaux palpitans, mais sans art ;
Hymnes improvisés, échos d'une ame libre,
Où tout ce que je sens se réfléchit et vibre :

Là, sont venus mourir mes rêves les plus chers,
Là, j'ai laissé ma vie empreinte dans mes vers !...

Juin, 1834.

L'INSPIRATION.

IV

L'harmonieux démon descend et m'environne.

— ANDRÉ CHÉNIER. —

L'INSPIRATION.

IV

Ah! lorsque débordait ainsi la poésie,
Torrent impétueux, brûlante frénésie,
Dans mon ame vibraient d'indicibles accords;
Comme sous l'ouragan bat la vague marine,
Sous la muse mon cœur battait dans ma poitrine,
Mais ma lyre jamais n'égalait mes transports!...

Par l'inspiration je restais oppressée,
Comme la Druidesse au sommet du Dolmen ;
J'implorais, pour donner un corps à ma pensée,
Ton langage éthéré, musique, écho d'Éden !

Il est des sentimens, mystérieux, intimes,
Qu'aucun mot ne peut rendre, et que toi seule exprimes;
Ces rêves, incompris du monde où nous passons,
Ces extases d'amour, d'un cœur qui vient de naître,
Alors, j'aurais voulu, pour les faire connaître,
Moduler sous mes doigts de séraphiques sons !

J'aurais voulu, penchée à la harpe sonore,
Répandre autour de moi l'ame qui me dévore,

Dans des flots d'harmonie aux anges dérobés !
Oui, j'aurais voulu voir, quand mon ame est émue,
Tous les cœurs palpitans, d'une foule inconnue,
Sous mes accens divins demeurer absorbés !

Vains désirs! jeune aiglon, on a coupé mes ailes,
On a ravi mon vol aux sphères éternelles,
Pour me faire marcher ici-bas en rampant !
Si la Muse, parfois, vient visiter ma route,
Mon chant meurt sans écho. personne ne l'écoute ;
Et, l'hymne inachevée en larmes se répand !

Août 1833.

LES

DOUTES DE L'ESPRIT.

V

Quelquefois, je voudrais m'élancer hors des limites de ce monde ;
Je voudrais anticiper sur le jour des révélations,
et me plonger dans l'infini.

— DE MAISTRE. —

LES DOUTES DE L'ESPRIT.

V

Souvent, dans mes accords, ardens, enthousiastes,
Des grandes nations se déroulaient les fastes,
Ou, détournant mes yeux de ce globe terni,
Je déployais mon vol aux champs de l'infini!...

L'univers, dans toutes ses phases
A mes regards venait s'offrir :
C'étaient d'ineffables extases,
Des ravissemens à mourir !

Pouvoir incréé qui fécondes !
Chaos, enfantement des mondes !
Naissance, mort, vie à venir !
Néant ! éternité profonde !
Mystères, qu'aucun œil ne sonde!
J'aurais voulu vous définir !...

Je m'égarais dans ces dédales,
Où, des lueurs sombres, et pâles,

N'éclairent pas nos sens bornés !
Et, maudissant ma dépendance,
J'osais dire à la Providence :
Hélas ! pourquoi sommes-nous nés ?...

Ainsi, dès son éveil, notre pensée immense,
Ne saurait s'arrêter, où l'inconnu commence ;
Elle aspire plus haut, elle ose tout sonder,
D'une ardente lumière, elle veut s'inonder :
Oubliant son néant, elle veut, orgueilleuse,
Poursuivre, dans les cieux, sa route périlleuse ;
Et, quand le Dieu caché résiste à son appel,
Sur ses créations promenant le scalpel,
Elle enchaîne son vol à l'aride science,
Qui dessèche le cœur, flétrit la conscience;

Elle dissèque, alors, ce qu'elle avait senti,
L'instinct, qui la guidait, se trouve anéanti;
Elle devient bornée, en devenant coupable;
Elle doute de tout ce qui n'est pas palpable;
Fière de son pouvoir, froid, superficiel,
Elle explore la terre, analyse le ciel:
Et, des mondes sans nombre assignant l'harmonie,
Les rend indépendans de ce Dieu qu'elle nie.

Malheur, dans leur démence, aux mortels assez vains
Pour vouloir pénétrer ces mystères divins!
Au flambeau vacillant, dont l'éclat les égare,
Ils consument leur ame, et tombent comme Icare!...

Enfant audacieux, moi je voulais, aussi,
Révéler à la foule un grand doute éclairci;

Je voulais, m'entourant de ces fausses lumières,
Soumettre à l'examen mes croyances premières ;
Et par les argumens d'un stérile savoir,
Expliquer chaque objet qui venait m'émouvoir !

Cette soif de l'orgueil, dont rien ne nous délivre,
J'allais, pour l'étancher, fouiller de livre en livre :
J'interrogeai, long-temps, ces esprits renommés,
Qui tracent, ici-bas, des sillons enflammés ;
Êtres présomptueux, créateurs de systèmes,
Qui n'ont point résolu nos éternels problèmes,
Et qui, pour imposer leur ténébreuse loi,
Ont tari l'espérance, en altérant la foi.

Mais celui, qu'en naissant, la poésie embrase,
De ces sucs corrompus n'épuise pas le vase;

Il effleure ses bords, rejette sa liqueur,
Et force son esprit, à croire avec son cœur !
Au sein de ses erreurs, la vérité surnage ;
Ainsi, je revins pure à la foi du jeune âge,
A cette foi du ciel, dont nous gardons le sceau ;
A cet instinct inné, qui nous suit au berceau ;
Qui guide, à notre insu, nos sentimens intimes,
Et, nous révèle Dieu par ses œuvres sublimes.

Décembre 1833.

LA FOI DU COEUR.

VI

Raisonnez ! moi j'admire ! discutez, moi je croirai;
Je vois la sublimité, et ne pénètre pas
la profondeur.

— SAINT AUGUSTIN. —

LA FOI DU COEUR.

VI

Que de fois, des rochers j'ai gravi la hauteur,
Quand la nature adresse un hymne au Créateur,
Quand la terre et les cieux confondent leur langage,
Que du voile des nuits le soleil se dégage,

Et que les réseaux d'or de ses mille rayons
Décrivent dans les airs de lumineux sillons !
Alors, sous les baisers de la nue embrâsée,
Se sèchent, aux gazons, les gouttes de rosée;
Perles et diamans prodigués par la main
De celui qui saura les resemer demain.
Alors, des champs couverts par un prisme d'opale,
Comme un encens qui fume, un doux parfum s'exhale;
Des vallons aux côteaux, des fleuves aux forêts,
Se dilate et s'étend un air suave et frais;
L'onde, qu'il vient rider, semble plus diaphane;
Il rend encor l'éclat à la fleur qui se fane;
La plante se relève, et l'herbe reverdit;
Tout paraît s'embellir du jour qui resplendit :
La clarté se répand des hauteurs aux abîmes ;
D'abord, des monts lointains, se colorent les cîmes ;
Puis la plaine, à son tour, se dore et se rougit
Des feux de l'Orient, où le soleil surgit;

Et d'objets, en objets, jusques aux brins de mousse,
Par degrés se déploie une lumière douce.

On croit ouïr alors s'élever, à la fois,
D'innombrables accens ne formant qu'une voix;
Et comme un cri d'amour, que cette voix profère,
Un immense HOSANNA vibrer de sphère en sphère!...

Quand je voyais ainsi la terre à son réveil,
Dans toute sa beauté saluer le soleil,
Tandis que sur mon front, comme une vaste tente,
Se déroulait des cieux l'étendue éclatante,
Où des nuages blancs, sur un fond de saphir,
Se mouvaient lentement au souffle du zéphir,
Oh! ma croyance alors n'était plus indécise,
Et du sommet des monts où je m'étais assise,

INST.

Pénétrant du regard les champs de l'infini,
Je m'écriais, tout haut : « Mon Dieu, soyez béni ! »

Et pourtant, ce n'est pas que la nature étale
Ses magiques attraits sur ma terre natale;
Non ! la contrée inculte, où je languis toujours,
D'aucun tableau riant ne vient charmer mes jours !

Aux pieds des rochers nus, où le mistral résonne,
Sont de vieux peupliers, dépouillés de couronne,
Par la main des hivers ;
Ici, de noirs côteaux, plus loin d'immenses terres,
Dont on a ceint les bords, comme des cimetières,
De cyprès toujours verts.

Là, les champs d'oliviers, trésors de la Provence,
Semblent avoir du ciel attiré la vengeance,
Et n'offrent aux regards que des troncs sans rameaux;
Le houx chétif s'étend sur ces arides landes;
Et les ceps dégarnis de fruits et de guirlandes,
Étalent leur squelette aux branches des ormeaux!

Mais dans ces tristes lieux, ma pensée a des ailes,
Qui transportent mon ame aux régions plus belles;
A mon gré je parcours l'univers, et je peux
Évoquer, devant moi, ses spectacles pompeux!

Dans les rêves d'enfant de mes jeunes années,
Que j'aimais à gravir les hautes Pyrénées!

A leurs pieds, je voyais les chalets des pasteurs,
Les gaves bondissant de hauteurs en hauteurs;
Des lianes, des bois, des côteaux, des prairies :
Tableaux qui portent l'ame aux douces rêveries.
Puis, quand j'avais franchi ces sites enchantés,
Je découvrais encor de nouvelles beautés :
C'était d'une forêt la vaste colonnade,
Où l'abîme jetait pour dôme une cascade;
Frayant sous ces arceaux de dangereux chemins,
Je traversais ces lieux, vierges de pas humains,
Et j'atteignais enfin les neiges éternelles,
Que l'aigle audacieux rase seul de ses ailes.
Là, sur l'immensité, l'œil fasciné s'étend.
Nul être ne se meut, et nul bruit ne s'entend.
Mais quelquefois, tombant du haut des cîmes blanches,
On voit, de monts en monts, rouler les avalanches;
Gigantesques obus lancés d'un bras divin,
Qui creusent, en passant, un immense ravin !...

Ah! quand je dominais ces plaines virginales,
Que l'homme ne souilla jamais de ses annales,
Dans un vague bonheur mes sens se dilataient;
Puis, par des hymnes saints, mes transports éclataient!

Tout-à-coup ma pensée, errante et fantastique,
Traversait d'un seul bond l'Océan Atlantique :
Dans ces rêves changeans, mon esprit s'égara,
Aux rives de l'Hudson et du Niagara;
Sur leurs gouffres béans, j'aimais à me suspendre;
Leurs sourds mugissemens, j'aimais à les entendre ;
J'aimais à m'entourer de l'humide manteau
Que jette, dans les airs, la poussière de l'eau;
Alors, je me sentais mollement balancée,
Et mon ame, en extase, au ciel était lancée.

Ainsi, cherchant toujours un lieu qui me charmât,
Je voyageai long-temps de climat en climat :
Dans l'Inde, j'arrêtai mes pas au bord du Ganges,
Pour y rêver d'Éden, et des amours des anges;
Là, Camoëns avait laissé son souvenir;
Souvent dans son passé, j'ai lu mon avenir :
Gloire et Malheur!.. destin digne d'une grande ame;
J'en subis la moitié..... l'autre, je la réclame!!!

En Egypte, j'aimais les touffes de palmiers;
Les Oasis en fleurs, où nichent les ramiers;
Le fertile Delta, que le grand fleuve noie;
Et l'éternel désert, où le Simoun tournoie...

Panorama mobile, ou sauvage ou riant,
Pour moi, se déroulait le globe. — En Orient,

La Grèce me montra ses bois de lauriers roses;
Jexplorai la Judée, et ses monts grandioses :
Puis, je quittai soudain les forêts du Liban,
Pour voir trembler la terre, aux fureurs d'un volcan.
Le Vésuve brûlait, aux champs de Parthénope,
Comme un phare allumé, pour éclairer l'Europe;
Ses colonnes de feu, gerbes de pourpre et d'or,
Jaillissaient dans les cieux, et retombaient encor :
La plaine d'alentour, riante et parfumée,
Disparaissait alors sous la lave enflammée,
Qui, du cratère ouvert s'échappant par torrent,
Déroulait sur le sol un fleuve dévorant;
Tout était nivelé, prairie, arbre, colline,
L'univers frémissait.... moi, je rêvais à Pline!....
Je le voyais encor sur ce rocher, debout!
Venant chercher la mort, quand la mort frappait tout;
Nature inanimée, homme à l'ame immortelle,
Qui sent frémir la terre, et qui tremble avec elle.

L'œil sur Herculanum, le pied dans Pompéïa,
Contemplant ces cités, que le temps oublia :
Dans leur vaste cercueil, je le voyais descendre,
Trouvant beau de mêler sa poussière à leur cendre.

Bientôt, pour d'autres lieux mon esprit s'enflammait;
Des Alpes, vers le soir, j'atteignais le sommet,
Quand le soleil couchant, reflété par la glace,
D'un splendide arc-en-ciel brillantait sa surface;
Puis, j'abattais mon vol au bord du lac Leman,
Où le cœur va chercher l'idéal du roman.
Ces flots, miroirs mouvans de leurs rives fleuries,
Ces groupes de hameaux, ces fraîches métairies,
Ces ombrages touffus et ces glaciers lointains,
Fixent en vœux d'amour nos désirs incertains!
Nous sentons, en voyant ces riantes demeures,
Que l'homme sans chagrin pourrait couler ses heures,

Si dans la paix des champs, se rapprochant de Dieu,
Au monde qui le trompe, il osait dire adieu;
N'emportant avec lui, qu'une ame pour la sienne,
Qu'une femme à chérir sur la rive Helvétienne,
Où les vagues parfums, dont l'air est embaumé,
Infiltrent dans les sens le besoin d'être aimé!
Alors pour lui, l'éclat, la fortune, la gloire,
Ne seraient qu'un vain mot, qu'un leurre dérisoire,
Qu'il prendrait en pitié ; car il aurait compris
Le néant de ces biens, dont nous sommes épris;
Abandonnant son être à des voluptés vagues,
Il saurait qu'il vaut mieux se bercer sur les vagues,
Qu'il vaut mieux sur les monts aller tous deux s'asseoir,
Pour compter dans les cieux les étoiles du soir,
Pour répéter ces riens que l'amour nous fait dire,
Pour rêver au doux bruit des flots où l'on se mire,
Et pour prier.... tandis qu'un baiser interrompt
Tout penser soucieux qui vient rider le front;

Qu'un regard dit : « Je t'aime! » et qu'une larme échappe
Du cœur, comme le suc, quand on presse la grappe;
Larme qui, recueillie et comprise par Dieu,
Des terrestres amours doit épurer le feu !

Mars 1834.

LA MER.

VII

Le ciel et la mer sont comme deux beaux livres ouverts à tous les yeux, et qui traitent, en deux pages sublimes, de l'éternité et de l'immensité.

— EUGÈNE SUE. —

LA MER.

VII

Capricieuse enfant, volant de rêve en rêve,
Je ne fis qu'effleurer ce beau lac de Genève,
Où pour qui sait sentir, vivre est un *long-aimer*.
A son onde d'azur je préférais la mer !

Comme un jeune Alcyon, le jour où je suis née,
Mon regard embrassa la Méditerranée !
Elle mêla sa voix à mon premier soupir;
C'est le bruit de ses flots qui venait m'assoupir;
Quand les chagrins naissans de mon ame exaltée
Éloignaient le repos de ma couche agitée,
Ses murmures lointains, ses sourds mugissemens
Paraissaient compâtir à mes jeunes tourmens;
Et pour mon cœur malade, elle était une amie,
Qui berçait tendrement ma douleur endormie.

De la cîme des monts que j'aimais à la voir,
Dans son immensité, bruyamment se mouvoir!
Il se peut qu'aux tableaux évoqués dans mes songes,
L'imagination ait mêlé ses mensonges;

Mais, la mer ! je l'ai vue, et sa sublimité
A vaincu l'idéal par la réalité !....
Si, dans les chants divers échappés de ma lyre,
Elle n'a point encore inspiré mon délire,
C'est qu'à ses bords chéris je veux me reposer;
L'ami que l'on préfère a le dernier baiser !..

O mer ! assise sur tes grèves,
Que d'espérances, que de rêves
Agitaient mon cœur enfantin !
Je suivais tes métamorphoses ;
Et, je t'aimais, quand tes flots roses
Reflétaient les feux du matin.

Je t'aimais quand la lune errante,
De sa lumière transparente,

Teignait tes mobiles arceaux;
Quand ta blanche et mousseuse écume,
Comme un phosphore qui s'allume,
Jetait un prisme sur tes eaux.

Je t'aimais, quand miroir limpide,
Tu reposais sans une ride,
Et semblais mollement dormir:
Ou quand, précurseur de l'orage,
Les alcyons, au blanc plumage,
Sur tes récifs venaient gémir !...

Isolée, au sein de la foule,
Que de fois, j'écoutais la houle,
Dont retentissaient les échos !

Quand, bondissant sur le rivage,
Irritée, ardente, sauvage,
Tu n'étais plus qu'un grand cahos !...

L'éclair sillonnait la tempête,
La foudre grondait sur ma tête,
Les vagues inondaient tes bords :
Alors, dans un songe bizarre,
Où, souvent, mon esprit s'égare,
Deux ailes soutenaient mon corps.

J'effleurais ta surface humide,
Ondine légère, ou Sylphide,
Traçant de lumineux sillons :
J'allais, j'allais, j'allais sans cesse,
Et je surpassais la vîtesse,
De tes rapides tourbillons.

Puis, quand je repliais mes ailes,
Tes flots, comme autant de nacelles,
M'offraient un fantastique abri;
Berceau d'émeraude et d'opale,
Scintillant des reflets qu'étale
Le plumage du colibri!

J'aimais cette couche de fée,
Moi, qui sur la terre étouffée,
Regrette un plus pur élément!
Moi, qu'un rayon du ciel énivre!...
Oh! j'étais heureuse de vivre
Sur l'eau, dans l'air, au firmament.

Ainsi, j'errais sur une lame,
Et, dans ces voyages de l'ame,

L'univers s'ouvrait devant moi.
De ciel en ciel, de zône en zône,
J'allais, intrépide amazone,
Ayant la mer pour palefroi.

J'allais aux rives inconnues,
Où jamais, du voile des nues,
Un soleil brillant ne surgit ;
Sol de neige, aux bornes du monde,
Où les frimats enchaînent l'onde ,
Où l'aquilon glacé mugit.

J'allais aux plages calcinées,
Landes, du ciel abandonnées,
Où Dieu, du même sang créa

L'antropophage à face humaine,
Le lion, le chacal, l'hyène,
Et le gigantesque boa!

Puis, quittant ces pays sauvages,
J'ai cotoyé les frais rivages
Des mers étroites d'Orient;
Là, de grands noms vivent encore;
Et chaque débris se décore
D'un souvenir triste, ou riant!

J'ai vu les vagues de l'Attique,
Baigner les murs du temple antique
Au cap Sunium, où Platon
Révéla sa doctrine sainte,
Et répandit dans cette enceinte
L'immortalité de son nom!

J'ai vu le rocher de Leucade,
D'où l'onde s'élance en cascade
Sur le noir abîme, où Sapho
Chercha dans son brûlant délire,
Aux accords mourans de sa lyre,
La paix, et l'oubli du tombeau....

J'ai vu l'Archipel, peuplé d'îles,
Berceau de touchantes idyles,
Où l'antiquité nous répond ;
J'ai vu les rives d'Ionie,
Terre d'amour, et de génie,
Qui se b aigne dans l'Hellespont.

Pour toi, si fidèle et si tendre,
Ces flots, infortuné Léandre,

Se changèrent en Achéron!
Mais, sur leurs bords ton nom s'oublie,
Et ton souvenir ne se lie,
Qu'à celui qu'y laissa Byron!

Février 1834.

GÉNIE.

VIII

La poésie est une, qu'elle se traduise par un chant, un poëme
ou un tableau; seulement,
le génie complet parle ces trois langues.

— EUGÈNE SUE. —

GÉNIE.

VIII

Byron! dès le berceau, le suivant pas à pas,
S'il fallait le juger, nous ne l'oserions pas :
Les erreurs du génie éblouissent, fascinent;
La raison les combat; mais elles nous dominent;

Les êtres animés par son souffle de feu,
Nous semblent, ici-bas, les envoyés de Dieu !

Eh! qui n'a pas senti la magique influence,
Que le génie étend sur notre intelligence!
Soit que, législateur, guerrier, prophète ou roi,
Aux grandes nations il impose sa loi!
Laissant à l'avenir ses actes pour symboles:
Soit que, se formulant en divines paroles,
Il plane, audacieux, dans d'immortels écrits,
Qui nourrissent nos cœurs, et charment nos esprits :
Soit que se revêtant d'un céleste idiôme,
Dans des sons éthérés, il se révèle à l'homme;
Que le marbre et la toile, en sortant de ses mains,
Éblouissent nos yeux, chefs-d'œuvre surhumains;
Ou bien, que sa pensée aux siècles se propage,
Laissant une cité, pour éternelle page :

Dans toutes ses splendeurs, et dans tous ses travaux.
Chez les peuples anciens, chez les peuples nouveaux,
Vous le reconnaîtrez au respect qu'il impose :
Quel que soit son emblême, ou sa métamorphose,
Le pouvoir, ou le nom dont il est revêtu,
Le génie!... on le sent, comme on sent la vertu!
Dans l'ame, en traits de feu, son image se grave;
Il soumet l'avenir, il tient la gloire esclave;
Et ses créations, se groupant en faisceau,
De l'immortalité vont recevoir le sceau.

Août 1834.

LES CITÉS.

IX

Vous avez été poussière, et vous êtes poussière.
Approchez, villes, tours, et colosses d'Orient.

— EDGARD QUINET. —

LES CITÉS.

IX

Quand des tableaux géans de toute la nature,
Mon œil eût contemplé l'immuable peinture,
Lorsque j'eus parcouru, dans mes songes divers,
Les mers, les monts, les bois de ce vaste univers ;

J'évoquai tour à tour ces cités éternelles,
Que tant de nations laissèrent après elles,
Et qui jetaient au temps de dédaigneux défis !...
Je vis dans leur linceul, Carthage, Tyr, Memphis ;
Fantôme du désert, je vis Thèbe aux cent portes :
Puis, je ressuscitais pour moi ces villes mortes;
Je leur rendais leurs lois, leurs gloires et leurs mœurs;
Leurs peuples renaissaient, j'entendais leurs clameurs,
Leurs innombrables voix, leurs divers idiômes;
Je voyais leurs guerriers, leurs prêtres, leurs grands hommes,
Leurs poètes divins, leurs artistes fameux,
Laissant tous leur pensée, immortelle comme eux,
L'un dans un monument, l'autre dans un poëme
Où le génie a mis son empreinte suprême,
Et qui, voyant passer les siècles à genoux,
Dans toute leur beauté sont venus jusqu'à nous !...
J'admirais ces géants, ces hautes pyramides,
Qui font paraître nains nos monumens timides;

Le Sphynx encor debout, l'idole de Memnon,
Et tant d'autres débris, immortels, mais sans nom.

Suivant, sans me lasser, ma course enthousiaste,
Je m'arrêtais aussi dans cette plaine vaste,
Où Palmyre étalant mille palais épars,
Voit le pasteur arabe errer dans ses remparts :
Moi, j'y voyais encor l'altière Zénobie,
Sur un trône entouré d'esclaves de Nubie,
Rehaussant ses attraits d'un courage viril,
Et ne prévoyant pas l'infortune et l'exil!!!
Cette vaine grandeur, tout mortel la devine,
C'est la grandeur des rois, non la grandeur divine,
Attraction morale, aimant mystérieux,
Qui, sans l'épouvanter, attire l'homme aux cieux.
Ce pouvoir, on l'éprouve en franchissant l'enceinte
Où pleure, dans son deuil, Jérusalem la sainte ;

Homme, au champ d'oliviers, Dieu, sur le Mont-Thabor,
Là, le Christ à nos yeux semble apparaître encor,
Comme pour réunir, dans sa double nature,
Au créateur puissant son humble créature:
Là, le front incliné sur les bords du Jourdain,
Aux grandeurs d'ici-bas, je jetais le dédain ;
Et des siècles passés les superbes décombres,
En présence de Dieu, n'étaient plus que des ombres.

Mais, dans ces purs élans vers la divinité,
Mon cœur battait toujours au mot de liberté!
Ce mot, prostitué dans nos guerres civiles,
Immortalise encor les spectres de trois villes :
Sparte, dont l'univers a retenu le nom;
Athène, où la sagesse avait son Parthénon;
Et plus puissante encor, plus grande qu'elle, Rome,
Reine de l'univers, qu'il suffit que l'on nomme!

Puis, fuyant ces débris, et lasse d'admirer,
De plus rians tableaux je voulais m'énivrer;
Pour couler, en aimant, des jours purs et tranquilles,
J'habitais, tour-à-tour, ces fantastiques villes,
Qui sur les bords d'un fleuve étalent, confondus,
D'aériens palais, des jardins suspendus,
Des manoirs féodeaux, de gothiques tourelles,
Des temples aux croix d'or, aux clochers de dentelles,
Des bassins de porphire et des balcons à jour,
Où se donnent, le soir, les rendez-vous d'amour.

C'était en Orient, et la Mecque, et Médine,
L'indienne Delhi, Bagdad la sarrazine,
Où l'homme, qu'amollit un éternel été,
A pour religion choisi la volupté;
Puis ces grandes cités japonnes et chinoises,
Aux remparts de granit, au sol pavé d'ardoises;

VENISE.

XI

Venice is deshonored!

— BYRON. —

L'art reste encore debout...

— BARBIER. —

VENISE.

XI

Eh! qui ne l'a pas vue une fois dans ses rêves,
Cette *Rome des mers*, cette noble cité,
Qu'élevèrent jadis sur de mouvantes grèves,
Quelques fils de la liberté.

Qui n'a pas, déroulant ses sublimes annales,
Admiré les hauts-faits, les arts, les saturnales

De son peuple géant, même dans ses ébats;
Ce peuple allait au loin poursuivre ses conquêtes,
Puis, venait tous les ans prodiguer dans des fêtes
L'or qu'il gagnait dans les combats!

Quand le ciel d'Italie, étincelant d'étoiles,
Se mire avec amour dans des flots de saphir,
Et que le gondolier abandonne ses voiles
Au souffle du zéphir;

Quand aux bras caressans du golfe Adriatique;
Repose mollement la cité fantastique,
Oh! le poète alors s'énivre du regard,
En voyant, reflétés par une onde tranquille,
Ses palais, ses prisons, ses ponts, son campanille,
Et son gigantesque Saint-Marc.

Vers les siècles passés son souvenir s'élance...
Foyer de volupté, de gloire, d'opulence,
Venise, où l'or du monde est venu s'engloutir,
Venise, réduisant la Grèce en esclavage,
Règne sur l'Océan, plus riche que Carthage,
Et plus orgueilleuse que Tyr.

La voilà dans ses jours de pompe solennelle;
Le lion de Saint-Marc la couvre de son aile :
Entouré du sénat et du conseil des DIX,
Le vieux doge, à la mer se mariant encore,
Lui jette son anneau du haut du Bucentaure,
Et Venise apparaît ce qu'elle fut jadis!

Jadis!... car aujourd'hui, comme une courtisane,
Dont l'ame se flétrit sans que le corps se fane,

Belle, elle inspire encor l'ivresse et les transports;
Mais dans ses yeux éteints, il n'est plus de pensée;
Sous les embrassemens elle reste glacée,
Et son souffle répand l'exhalaison des morts!...

Et pourtant, dans ta honte, on t'adore, Venise!
L'idéal d'Orient en toi se réalise;
Child-Harold a pleuré sur ta chute et ton deuil;
Child-Harold a compris ta majesté muette;
Et l'hymne, que pour toi chanta le grand poète;
Fut ta dernière gloire, et ton dernier orgueil!

Septembre 1833.

PARIS.

XII

On foule avec respect ton pavé frémissant,
On y sent palpiter l'histoire !

— GUSTAVE DROUINEAU. —

PARIS.

XII

Paris! bazar du monde, immense capitale
Où de toute grandeur la puissance s'étale;
Ton image, toujours, revenait dans mes nuits
Éveiller mes désirs, apaiser mes ennuis!

J'enviais tes trésors ; j'étais comme Jérôme,
Qui rêvait, au désert, les délices de Rome,
A la gloire, au bonheur, tu ranimais ma foi ;
Et fascinant mon cœur, tu m'attirais vers toi :
Je ne te voyais pas, Babylone frivole,
Telle qu'on croit te peindre avec une hyperbole :
Je ne te voyais pas, dans la fange et le sang,
Pousser de crime en crime un peuple frémissant :
Phare des nations, brûlant plus qu'il n'éclaire,
Enflammer et trahir la fureur populaire,
Et montrer pour exemple aux vassales cités
Les horribles tableaux de tes atrocités ;
Oh ! non ! je te voyais la ville des merveilles,
A l'Europe étalant tes splendeurs sans pareilles,
Répandre chaque jour, de ton vaste foyer,
Des rayons qu'en tous lieux on voit se déployer.
Reine de l'univers, dont le giron enferme,
D'un sublime avenir, l'élément et le germe,

Et que Dieu désigna, par un secret dessein,
Comme Jérusalem, jadis au peuple saint!
Je te voyais grandir, recevant d'âge en âge
De la gloire et des arts l'immortel héritage;
Sur mille monumens, enfermés dans tes murs,
Tes fastes s'inscrivaient pour les siècles futurs:
Sans assouvir mon cœur, sans lasser ma paupière,
J'allais interroger tes annales de pierre;
Et mon enthousiasme aimait à réunir,
Aux grandeurs du présent, celles du souvenir.

Oui, sur trois monumens qui dominent tes rives,
De trois règnes éteints j'ai relu les archives;
Notre-Dame, élevant ses tours sur la cité,
Me rappelait les temps où, dans l'adversité,
Le peuple, encor fidèle à la foi de ses pères,
Priait pour désarmer les célestes colères;

Désertant le Forum et volant au saint lieu,
Alors, il bâtissait des temples à son Dieu.

Mais la nef est déserte, et le peuple abandonne
Les marches de l'autel et les marches du trône;
Ils tombent, dans ce siècle où tout fermente et bout,
Et de ces deux pouvoirs l'ombre seule est debout.

Comme un temple sans Dieu, que le profane entr'ouvre,
Veuf de la royauté, je contemplais le Louvre:
Palais où tant de rois laissèrent, en passant,
Des prestiges de gloire ou des traces de sang.

Puis, symbole nouveau, la géante colonne
Déroulait devant moi l'ère Napoléonne!!!

Et toi, qui détachant les peuples du passé
Brisas tous ces pouvoirs quand ton cri fut poussé;
Toi, que le monde entier demande pour idole,
Liberté! j'ai cherché vainement ton symbole :
Dans ce livre des temps, que Paris a gardé,
Souvent tu déchiras, et tu n'as rien fondé.
Mais, l'esprit généreux, que ton règne propage,
Promet à l'avenir une éternelle page :
Rends au siècle haletant la paix et le bonheur,
Liberté, ce sera ton monument d'honneur!

Paris, où vient siéger la France fière et grande;
Autel où tout génie apporte son offrande,
Ainsi je te rêvais, ainsi tu déroulais
A mes yeux éblouis tes temples, tes palais,
Tes boulevarts bruyans, tes magiques théâtres,
Où se pressent le soir des foules idolâtres,

Tes ponts, tes quais, ton fleuve, immense réservoir,
Tes jardins et tes tours, d'où l'on aime à te voir.

Souvent, jusqu'à la nuit j'errais dans tes musées,
Où les œuvres des arts se sont divinisées :
Là, le siècle qui meurt lègue aux siècles suivans
De toutes ses grandeurs les emblêmes vivans :
En face de la gloire à laquelle il aspire,
Là l'artiste naissant se recueille et s'inspire ;
Il rêve.... puis brûlant d'ajouter un chaînon
A la chaîne immortelle, il court se faire un nom !
Ou bien, j'allais m'asseoir dans ces immenses salles
Où viennent s'entasser des gloires colossales,
Où le génie enferme en un espace étroit
Des mondes de pensers que chaque jour accroît ;
Comme en un mausolée, où leur ame s'inhume,
J'aimais à réveiller, de volume en volume,

Ces esprits immortels, ces écrivains élus,
Que nos enfans liront, que nos aïeux ont lus!
Puis je me demandais quels hommes de notre âge,
Légueront à la France un nom pour héritage?
Et si tous ces mortels, à la gloire aspirant,
Éveilleront l'écho d'un seul jour, en mourant !..
Jamais si bruyamment, l'intelligence humaine,
N'osa de la pensée assiéger le domaine;
Jamais, dans tant de cœurs, on ne vit fermenter
Ce besoin de savoir, qui vient nous tourmenter:
La terre est ébranlée, et toute ame orgueilleuse,
Veut jeter une idée à cette mer houleuse;
Mais presque chaque nom, sans avoir retenti,
Soulève un peu d'écume et retombe englouti.
Ces essais impuissans, ces ténébreux systèmes,
Qui, créés par l'erreur, se détruisent d'eux-mêmes,
Laissent tous les regards fixés vers l'avenir,
Cherchant si quelque étoile, enfin, va nous venir;

TAYLOR INST. OXFORD

Astre, envoyé de Dieu, pour éclairer cette ère
De paix et de bonheur qui changera la terre;
Où les hommes suivront la loi de Jésus-Christ,
Et s'aimeront entr'eux ainsi qu'il le prescrit.

CHATEAUBRIAND

ET

LAMARTINE.

XIII

Deux grands poètes se partagent la France aujourd'hui :
M. de Châteaubriand et M. de Lamartine.
Tous les deux ont parlé à l'ame du peuple ce langage de passion
et de vertu que les peuples entendent si bien !
Tous les deux, ils ont réveillé le sens moral assoupi parmi nous.

— JULES JANIN. —

De même qu'un siècle influe sur un homme,
un homme influe sur un siècle;
et si un homme est le représentant des idées du temps,
plus souvent aussi, le temps est le représentant des idées d'un homme.

— CHATEAUBRIAND. —

CHATEAUBRIAND.

ET

LAMARTINE.

XIII

Mais de ce siècle heureux la bienfaisante aurore
Au monde qui l'attend n'apparaît pas encore;
Et dans sa sombre nuit qu'un rayon doit percer,
L'homme a besoin de voix qui viennent le bercer;
Il a besoin d'ouïr ces pures mélodies
Qui de l'ame et du corps calment les maladies;
Car ainsi que Saül, dans ses jours de douleur,
Il lui faut un David, ange consolateur

Qui calme son délire, et par un charme occulte,
Du choc des passions apaise le tumulte.

Ce messager divin, être immatériel,
C'est toi, Châteaubriand, toi, magique Ariel;
Dieu d'un monde idéal, c'est toi, lyre vivante,
Qui diriges d'un son une foule mouvante;
Toi, par qui tout un peuple est soudain subjugué.
Oui, pour nous consoler tu nous fus délégué:
Comme un clairon rallie une armée en déroute,
Ta voix guide le siècle égaré dans sa route:
Tu musèles sa haine et domines ses bruits:
A ton nom tout puissant les partis sont détruits;
Au milieu des débris d'un trône qui s'écroule
Tu parais! et d'un mot tu gouvernes la foule;
Et l'homme indépendant, prosterné devant toi,
Proclame avec orgueil que le génie est roi.

Tout cède à ton pouvoir ; ta parole rassemble
Des mortels étonnés de se trouver ensemble ;
Par tes accords divins, habile à nous charmer,
Tout ce que tu chéris, tu nous le fais aimer :
O chantre d'Atala ! quelle est donc ta magie?
En céleste épopée, en sublime élégie,
Au gré de ton génie, on t'entend moduler
Des pensers qu'avant toi nul ne sut révéler ;
Chaque voix du désert, et chaque voix du monde,
Emprunte un idiôme à ta plume féconde ;
Ces rêves passagers, impalpables aux sens;
Qui mouraient dans nos cœurs vivent dans tes accens :
Au feu des passions, aux clameurs des empires,
Dans tes écrits divers tour à tour tu t'inspires ;
Poète pélerin, tes magiques discours
Montrent à nos regards les lieux que tu parcours :
Dans les vieilles cités, parmi les sépultures,
Tu cherches des leçons pour les races futures;

Tu juges nos débats avec sévérité;
Aux peuples, comme aux rois, tu dis la vérité :
Car, de l'humanité magnanime interprète,
Pour venger le malheur ta voix est toujours prête;
Et, semblable à Platon, vieillard à bouche d'or,
En t'écoutant parler, la souffrance s'endort.

Pour qu'à ta grande voix une autre voix se mêle,
Lamartine reçut une lyre jumelle,
Vous planez tous les deux sur le siècle étonné,
Lui, symbole d'amour! toi, génie incarné!
Comme deux séraphins de la même phalange
Sur les rhytmes divers entonnent leur louange,
Ainsi, vers l'Éternel, s'élèvent tour à tour
Ton chant d'enthousiasme et son hymne d'amour.

Aimer!... telle est ta vie, adorateur d'Elvire!
Comme l'air à l'oiseau, comme l'onde au navire,

A ton esprit divin l'amour sert d'élément;
Tu proclames de Dieu la puissance en aimant;
Ton cœur, brûlant foyer d'ineffables tendresses,
Déborde en cris d'amour, lorsqu'au ciel tu t'adresses :
Aux vagues de la mer, aux murmures des bois,
Ton génie inspiré va demander des voix :
L'amour de la nature, et l'amour de la femme,
Consolent tes douleurs, et font vibrer ton ame;
Et ces feux éthérés ne forment qu'un seul feu,
Qui parfume ta vie, et remonte vers Dieu.
Tout noble sentiment, toute extase sublime,
En vers harmonieux, ta lyre nous l'exprime :
Dans tes hymnes, échos de la divinité,
L'homme trouve sa foi, l'enfant sa chasteté :
A son premier amour, la vierge qui se livre,
Reconnaît ses pensers en entr'ouvrant ton livre ;
Et rêveuse, le soir, le tenant dans sa main,
Elle parcourt les champs sans suivre de chemin!...

Que de tourmens secrets, que de larmes cachées,
Furent par tes accens adoucis, et séchées!...
Que de cœurs, qui doutaient, sont devenus jaloux
De prier comme toi, qui pleures comme nous!

Ah! tous les deux ainsi poursuivez votre voie;
La terre vous bénit, vous que le ciel envoie;
Anges consolateurs, répandez tous les deux
Le sublime idéal sur le réel hideux;
Chantez!... Aux doux concerts de votre voix de cygne,
L'humanité qui souffre au malheur se résigne;
Vous mêlez le dictame à sa coupe de fiel,
Et, pour prix de ses maux vous lui montrez le ciel,

Château de Servanne, mars 1834.

RÊVE.

XIV

RÊVE.

XIV

O mes auteurs chéris, vous qui, lorsque je pleure,
Me consolez toujours, m'entourez à toute heure,
Vos écrits ont calmé mes pensers dévorans,
Et je vous aime tous, en amis, en parens!...

Dans mes rêves brillans, fils de la poésie,
Je vois s'ouvrir pour moi votre foule choisie;
Votre voix m'encourage, et je vous dis comment
Ma jeunesse a passé de tourment en tourment :
Comment, sans qu'un ami soit venu leur sourire,
Je fis mes premiers vers sans savoir les écrire;
On m'interdit l'étude, ainsi que l'on défend
Le jeu, qui le distrait, au paresseux enfant.
Et je cachais à tous, comme on cache des crimes,
Les désirs du poëte et ses penchans sublimes!...

Alors, comme un tribut pour ce que j'ai souffert,
Le laurier triomphal par vos mains m'est offert.

NÉANT.

XV.

Les mortels se prêtent la vie pour un moment;
c'est la course des jeux sacrés
où l'on se passe de main en main le flambeau.

— LUCRÈCE. —

Mondes, étoiles, rosée du matin et du soir,
est-il donc vrai,
dans la nuit, dans le jour, au loin, à l'alentour,
il n'y a donc plus personne ?

L'ÉCHO :

Personne !

— EDGARD QUINET. —

NÉANT.

XV

Vous, qui vivez heureux, vous ne sauriez comprendre
L'empire que sur moi ces songes pouvaient prendre;
Mais lorsque je tombais de leur enchantement
A la réalité qui toujours les dément,

Si je voulais, luttant contre ma destinée,
Me dépouiller des fers qui m'ont environnée,
Une voix me disait : « Puisque tu dois mourir,
« Qu'importe ce bonheur auquel tu veux courir! »
Néant, que nos grandeurs! néant, que nos merveilles!
Néant! toujours ce mot tintait à mes oreilles...
Après avoir sondé tout penser jusqu'au fond,
Comme un fruit desséché dont la liqueur se fond,
Et qui ne garde plus qu'une stérile écorce,
Aliment sans saveur et décevante amorce,
Ainsi tous les objets, au bonheur m'engageant,
Cachaient, sous leurs dehors, ce mot hideux : NÉANT!
Ah ! que nous passons vîte au milieu de la vie,
Et que de peu de bruit notre mort est suivie!
On dirait que le poids de son adversité,
Endurcit au malheur la triste humanité.
A-t-elle assez de pleurs pour l'hécatombe immense
Que la mort fait sans cesse, et toujours recommence?

A-t-elle assez de voix pour dire les combats
Des misérables jours qu'elle traîne ici-bas ?
A-t-elle assez de cris pour rendre sa souffrance !
Non, l'excès de nos maux produit l'indifférence :
Eh ! pourtant quel mortel ne se prit à pleurer,
En voyant près de lui tour à tour expirer
Tous ceux qu'il chérissait, êtres en petit nombre,
Unis à notre sort, qu'il soit riant ou sombre ;
Fractions de notre ame, où nous avions placé
L'espoir de l'avenir, le charme du passé ;
Amis, parens, objets de nos idolâtries,
Que la mort vient faucher comme des fleurs flétries !
Quel désespoir profond et quel amer dégoût,
Quand l'ame qui s'éveille entrevoit tout-à-coup
Que tout sera néant, que tout sera poussière,
Que la terre elle-même, aride nourricière,
Après avoir mêlé ses fils à son limon,
Deviendra dans l'espace une chose sans nom...

Ce vide de la mort, qui navre et désespère,
Hélas! je l'ai compris, quand j'ai perdu mon père!
Le temps fuit, entraînant mes rêves sur ses pas;
Mais ce tableau de deuil ne s'effacera pas.

ÉLÉGIE. — MORT.

XVI

La vita fugge e non s'arresta un'ora,
E la morta v'en dietra a grand'giornata.

— PETRARCA. —

ÉLÉGIE. — MORT.

XVI

Je crois revoir encor la couche d'agonie,
Où mon père mourut, vieillard aux cheveux blancs,
Au front large et ridé, symbole de génie,
Aux yeux étincelans.

Comme un bûcher fumant, dont on éteint la flamme,
Jette, avant d'expirer, tous ses rayons épars,
Ainsi, près de mourir, tous les feux de son ame
Brillaient dans ses regards.

Il avait trop compté sur sa frêle existence;
De la fortune adverse il vainquit la constance
Par de trop grands efforts :
Et quand il s'asseyait, fatigué du voyage,
Qu'il demandait à Dieu le calme après l'orage,
Il mourut! la pensée avait usé son corps,
Comme l'onde qui bout brise un vase d'argile,
Ou comme dans nos mains éclate un luth fragile
Sous de trop vifs accords!

Mourir près du bonheur! mourir, quand on arrive,
A la réalité dont on croyait jouir!

Voir, lorsque notre esquif allait toucher la rive,
Le port s'évanouir !...

Entendre les sanglots de ses enfans qu'on aime,
En leur tendant les bras, dire un dernier adieu;
C'est à faire douter de l'espérance même
Qui nous parle de Dieu !

Oh! qui saura jamais la lutte intérieure,
Qui se livre dans l'homme à cette dernière heure,
Alors qu'il voit passer, sous son regard mourant,
Tout ce qu'il chérissait, tout ce qu'il croyait grand ;
Et que de tous ces biens, dont l'éclat s'évapore,
Il voudrait vainement se ressaisir encore!....
Dans cette heure d'angoisse, oh ! qui sait si la foi,
De l'horreur du trépas peut adoucir l'effroi!
Et si l'ame, arrivée à la fin de sa route,
Ne défaillira pas en combattant le doute?

Ce choc, de sentimens qui déchirent le cœur,
Mon père le subit, mais il en fut vainqueur.
Quand un prêtre pieux eut, sur sa vie entière,
Prononcé le pardon qu'accordait l'Éternel,
On eût dit que l'esprit, dépouillant la matière,
Entrevoyait le ciel.

Ses yeux avec amour contemplaient le ciboire,
Sur le saint crucifix ses deux mains se croisaient;
Il était pâle alors comme le Christ d'ivoire,
Que ses lèvres baisaient.

Mais quand il eut reçu le Dieu qui désaltère,
A la vie un instant son corps se ranima :
Il bénit ses enfans, qu'il laissait sur la terre,
Et tous ceux qu'il aima.

Puis au moment suprême où la parole expire,
Où l'ame se recueille en sa sainte ferveur,
Exprimant son espoir par un divin sourire,
Il sembla s'endormir dans les bras du Sauveur!

Château de Servanne, 1833.

BLUETTES.

XVII

Quelquefois je passe des heures à regarder les étincelles;
je découvre mille choses dans ces étoiles
qui saupoudrent le fond noir de l'âtre :
ces étoiles-là aussi sont des mondes.

— VICTOR HUGO. —

Les abeilles picotent de çà de là les fleurs;
mais elles en font après le miel qui est tout leur.
Ce n'est plus thym ni marjolaine.

— MONTAIGNE. —

BLUETTES.

XVII

Heureux qui voit la mort et qui peut l'oublier!
Heureux qui n'a jamais senti son cœur plier,
En voulant pénétrer le déchirant mystère,
Que le cercueil dérobe aux enfans de la terre!

Moi, je cherchai long-temps l'énigme du tombeau,
Elle fit de mes jours vaciller le flambeau!
Mais pour me consoler, j'avais encore ma mère,
Sa tendresse adoucit cette douleur amère,
Puis, dans mon sein ému, je sentais chaque jour,
S'amasser tant de vie et d'élémens d'amour,
Qu'à la destruction je ne pouvais pas croire,
Le fiel restait au fond du vase où j'allais boire,
J'implorais, étreignant le monde d'un désir,
Une heure du bonheur que je voudrais saisir!
Une heure sans mélange, une heure enchanteresse,
Où de l'éternité se résumât l'ivresse!

Lorsque, pour éloigner l'image du trépas,
Tous mes songes lointains ne me suffisaient pas,
J'avais auprès de moi d'intimes poésies,
Caprices passagers, subtiles fantaisies,

Qu'un instant fait éclore et qu'un instant détruit,
Comme ces feux follets qui brillent dans la nuit !
Oh ! ces impressions des choses éphémères,
Qui changent tour à tour nos pensers, nos chimères,
Qui captivent nos sens et qui nous font rêver.
Pour pouvoir les comprendre, il faut les éprouver;
Produites au hasard, c'est un rien qui les cause,
C'est une bulle d'air, un insecte, une rose,
Le nid de la fourmi, la trace d'un ciron,
Une feuille tombant dans l'eau, qui forme un rond ;
C'est un nuage errant, tout peuplé de fantômes,
Un rayon de soleil, où dansent les atômes;
C'est le feu qui pétille à l'âtre du foyer,
Où l'on voit à son gré mille objets flamboyer;
C'est la pâle lueur d'une lampe lointaine,
Le jet aérien d'une claire fontaine,
C'est, dans l'azur du ciel, l'oiseau qui prend son vol,
L'ombre d'un peuplier qui se dessine au sol,

C'est la nuit, reflétant ses millions d'étoiles
Sur les monts que la neige a couvert de ses voiles ;
C'est le souffle odorant du zéphir matinal,
C'est, des fleurs et des fruits le duvet virginal,
C'est le lichen qui flotte à la pierre gothique,
C'est... oh ! c'est l'infini d'un monde fantastique,
Dont le charme, la grâce, et la suavité
Fascinent le regard du poète enchanté !

Lorsque la Muse antique, altière et grandiose,
Daigne quitter l'Olympe, où son esprit repose,
Dans le palais des rois, abaissant son essor,
Elle chante ses vers sur une lyre d'or.
Il faut pour l'inspirer une foule choisie,
Des banquets somptueux, des coupes d'ambroisie ;
Mais sa modeste sœur, Follet, Sylphe, ou Lutin,
Se plaît à ramasser les miettes du festin ;

Elle voit sans envie, au front de son aînée,
Les immortels lauriers dont elle est couronnée ;
Elle cueille des fleurs qui changent tous les jours,
Elle ne peut souffrir ce qui dure toujours!
Dévouée au malheur, elle est pourtant frivole,
Elle aime à composer sa légère auréole
D'un bluet, d'un brin d'herbe, ou d'un de ces rayons
Qui glissent dans les airs sans que nous les voyons!
Elle berce les cœurs soumis à son empire;
Elle n'immole pas le barde qu'elle inspire,
Bonne et douce, elle accourt à son premier salut;
Elle n'a point d'emphase, elle chante sans luth;
La pauvreté lui plaît; d'un coup de sa baguette;
Elle revêt d'éclat les haillons du poète;
Elle n'exige pas un ciel brillant et chaud,
La mansarde noircie et l'humide cachot
l'attirent.... et souvent, bienfaisante, on l'a vue
Porter aux malheureux une joie imprévue.

Mais cette poésie impalpable est dans l'air,
Dans l'espace, partout, c'est le feu de l'éclair,
On ne peut la saisir, on ne peut la décrire;
Pour langage, elle emprunte un regard, un sourire;
Je plains l'être incomplet qui ne la connaît pas,
Qui foule, insouciant, l'insecte sous ses pas,
Et, dans l'aridité de son ame inféconde,
Ne voit que le néant où Pascal vit un monde.

Pour oublier la vie, ainsi je m'énivrais
De ces mille plaisirs, chimériques ou vrais;
Quand, dans l'isolement, l'heure fuyait trop lente,
Que de fois sur les prés je m'assis, indolente,
Endormant mes douleurs, vivant pour admirer,
Sur un jour de printemps laissant mon œil errer,
Alors que chaque épi, chaque fleur, chaque feuille,
Jette une rêverie au cœur qui se recueille,

Et que, voilant l'éclat d'un soleil radieux,
Une tiède vapeur unit la terre aux cieux!
Voyant, autour de moi, la plaine diaprée
D'arbres, où bourgeonnait une neige empourprée,
J'aimais à comparer cette virginité,
Au suave incarnat d'une jeune beauté,
Et, dans cet amandier si frais, si blanc, si rose,
Je croyais voir son front où la candeur repose.

Alors, restant pensive, énivrée, et sans voix,
L'hymne fuyait mon cœur, le luth quittait mes doigts,
Par la réalité, lorsque l'ame est saisie,
Trop faibles sont les mots, vide est la poésie;
Qu'est le chant de la lyre à côte d'un beau jour?
La gloire et l'avenir, qu'est-ce, auprès de l'amour?

Ainsi, l'ame plongée en une molle ivresse,
Des peuples d'Orient j'ai compris la paresse;
Jouissant par la vue, admirant par les sens,
Ils prennent en pitié tous nos arts impuissans;
Ils ne contraignent pas une langue rebelle
A peindre froidement la nature si belle!
Ils nous laissent les champs de l'idéalité,
Et nos rêves, pour eux, sont la réalité.

Septembre 1834.

ILLUSIONS.

XVIII

Mon bonheur eût été d'être aimé aussi bien que d'aimer;
car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime.

— SAINT-AUGUSTIN. —

L'homme entretient dans son sein un désir de bonheur
qui ne se détruit ni ne se réalise;
il y a dans nos champs une plante dont la fleur se forme
et ne s'épanouit jamais : c'est l'espérance.

— CHATEAUBRIAND. —

ILLUSIONS.

XVIII

Souvent je m'élançais dans ces champs sans limite,
Où l'homme croit trouver le réel qu'il imite,
Dans des songes heureux qui, par l'espoir conçus,
Brillent sur nos beaux jours, puis s'éteignent déçus;

J'avais édifié le monument fragile
D'un terrestre bonheur, qu'on bâtit sur l'argile ;
Que de félicité mon cœur s'était promis !
Mes désirs ont passé sous tes regards amis !
Déjà tu sais comment, dans mes jours, dans mes veilles,
De la création j'évoquais les merveilles,
Comment, je parcourus, d'un avide regard,
Les ouvrages de Dieu, du génie et de l'art,
Mais mon ame de feu, qu'alimentait l'étude,
En grandissant toujours, comprit sa solitude,
La tristesse et la joie ont besoin d'un ami,
Et, dans l'isolement, on ne sent qu'à demi;
Quand, de tous mes désirs, la coupe fut vidée,
Quand j'eus bien savouré l'existence, en idée,
Quand j'eus vu l'univers, quand, des hommes fameux,
J'eus contemplé la gloire et triomphé comme eux,
Quand il ne resta pas une image profonde,
Qui n'eût frappé mon ame errante, dans le monde,

Pas un grand sentiment que je n'eusse éprouvé,
Pas un bien idéal que je n'eusse rêvé;
Alors, pour animer ces fériques mensonges,
Je sentis qu'il manquait quelque chose à mes songes :
C'était l'amour!... C'était l'ineffable lien,
Qui me fera trouver un cœur écho du mien ;
Un cœur sublime et bon, qui m'entende et qui m'aime;
Un être qui devienne une ombre de moi-même,
Qui pense mes pensers, qui vive de mes jours ;
Où tous mes sentimens se reflètent toujours :
Que le monde n'ait pas flétri; qui sache croire
A toutes les vertus, au génie, à la gloire,
A la religion; et dont l'ame de feu
Se confonde à la mienne, et soit au même Dieu!

D'abord mon ame calme, à l'amour endormie,
Aurait voulu trouver ce cœur dans une amie,

Qui, partageant mes goûts, mes plaisirs, mes douleurs,
Eût des chants pour ma joie, et des pleurs pour mes pleurs.
Que de fois j'ai rêvé ces douces alliances,
De deux vierges mêlant leurs chastes consciences,
Et se montrant à nu leurs vœux les plus secrets,
Et leurs désirs naissans, si candides, si frais!
Mais dans mon sein bientôt la pensée agrandie,
Fit aux tièdes chaleurs succèder l'incendie :
Quand le besoin d'aimer en moi se révéla,
En cherchant l'amitié, je sentis au-delà :
Les tableaux énivrans, les touchantes peintures,
Récits passionnés, magiques impostures,
Qu'un poète inspiré déroulait devant moi,
Éveillaient mon désir, ma douleur, mon effroi.
S'il avait, pour mon ame, une ame dans son livre;
Alors, je m'énivrais d'amour, comme on s'énivre
A quinze ans, quand le cœur n'a pas encor saigné:
Et que par l'espérance on marche accompagné.

Oh! qui saura jamais les amours idéales,
Qui venaient me bercer dans mes nuits virginales !
Chaque nom jaillissant, de gloire couronné,
Chaque malheur pompeux, adroitement orné,
Chaque histoire du cœur, triste, brûlante et vive,
Enflammaient, tour à tour, ma tendresse naïve.
A nos bardes fameux, à nos grands écrivains,
Je prêtais les vertus de leurs écrits divins:
Et lorsque, pour glacer mon noble enthousiasme,
On osait devant moi leur jeter le sarcasme,
Tout mon sang bouillonnait; je m'irritais soudain;
J'aurais voulu punir l'auteur de ce dédain :
Comme on venge un ami, je prenais leur défense;
Car, c'était à mon cœur que s'adressait l'offense.
Si quelque artiste errant qui les avait connus,
Dans le monde s'offrait à mes yeux ingénus,
J'allais l'interroger, curieuse, importune:
Je voulais tout savoir, leur pays, leur fortune,

Et, j'en parlais long-temps au voyageur surpris,
Comme on aime à parler de ceux qu'on a chéris.

Septembre 1833.

DÉSENCHANTEMENT.

XIX

Les longues espérances usent la joie,
comme les longues maladies usent la douleur.

— MADAME DE SÉVIGNÉ —

DÉSENCHANTEMENT.

XIX

« Insensée, à ces cœurs fardés d'hypocrisie,
« Qui profanent l'amour, que l'amour rassasie,
« Tu demandais en vain
« Cette source du ciel où l'on se désaltère;
« Ils avaient mélangé les fanges de la terre,
.. « A son nectar divin !...

« Tous ceux dont les pensers te charment dans un livre,
« Sont des anges déchus qui ne savent pas vivre
« Comme ils savent rêver :
« Ils ont de faux bonheurs et de fausses tristesses,
« Et toi, naïvement tu crois à leurs ivresses,
« Et veux les éprouver !...

« Hélas ! ne vois-tu pas que la foule te raille,
« Quand de gloire et d'amour ton ame qui tressaille
« Est prête à se briser !
« Tu conserves l'espoir, ton erreur se prolonge,
« Et tu vas, épuisant tes jours de songe en songe,
« Sans rien réaliser !! »

Mais, cette voix qui rend tout sentiment athée,
Cette voix du malheur, grave, désenchantée,

Ne retentissait pas dans mes rêves d'amour ;
Rêves que Dieu fait naître, et qu'on perd en un jour.
Ce ne fut qu'en tombant de ces sphères d'élite,
Où, dans son vol hardi, notre pensée habite,
Que je vis l'idéal par mon ame enfanté,
S'évanouir soudain sous la réalité,
Comme ce fruit doré des bords de la mer Morte,
Dont la cendre jaillit quand la lèvre s'y porte :
On eût dit que le sort, implacable et moqueur,
Se plût à décevoir les rêves de mon cœur.

Alors ce cœur brisé par sa longue souffrance
Eut des désirs sans but, des vœux sans espérance :
Tous les biens d'ici-bas me semblèrent souillés;
Le prisme était détruit... à mes yeux dessillés,

Dans un cercle borné, la vie apparut terne,
Comme le soleil vu dans le lac noir d'Averne;
Et je sentis en moi pénétrer lentement,
Cette mort du bonheur.... le DÉSENCHANTEMENT.

Octobre 1833.

ESPÈRE!!!

XX

Quoique mes espérances aient été déçues, elles ne sont pas oubliées.

— CHATEAUBRIANT. —

ESPÈRE !!!

XX

Ainsi, j'avais en vain suivi d'un œil avide,
Mille rêves d'amour, de gloire et d'amitié :
Toujours ils avaient fui ; mon ame restait vide ;
Je me faisais pitié !

La douleur arrêtait ma course haletante,
Je renonçais au but avant qu'il fut atteint;
Dans mon cœur, épuisé par une longue attente,
L'espoir semblait éteint.

Et je disais : mon Dieu, je mourrai solitaire !
Et je n'attendais plus de beaux jours sur la terre,
Quand soudain, à ta voix, mon cœur s'est rajeuni :
Cette voix m'a promis un avenir prospère :
Cette voix m'a jeté ce mot si doux : ESPÈRE !...
Que ton nom soit béni !

Tous les chastes désirs que mon ame renferme,
Tous ces purs sentimens étouffés dans leur germe,
De ton cri d'espérance, ont entendu l'appel :
Oh ! que ton amitié me guide et me soutienne,
Laisse-moi reposer mon ame sur la tienne;
L'amitié, c'est l'amour que l'on ressent au ciel !...

Novembre 1833.

ENVOI.

XXI

Par notre pensée, nous touchons de toutes parts à l'infini.
Nul temps ne peut la borner; nulle étendue ne peut la circonscrire;
et Dieu seul est assez vaste pour la contenir
dans son immensité.

— LA MENNAIS. —

ENVOI.

Tu le sais, le cœur seul a dicté ce poëme;
Là, point de fictions, point d'art et point d'emblème:
En modulant ces vers, mon luth n'a pas menti;
Il peint fidèlement ce que j'ai ressenti:
Les tourmens de l'esprit, les angoisses de l'ame,
De mon simple récit ont composé le drame.

Je n'ai pas inventé, pour te mieux attendrir,
De factices malheurs qu'on décrit sans souffrir.
J'ai dit avec candeur mon histoire ingénue;
Le monde l'ignorait lorsque tu m'as connue :
Nul mortel, avant toi, ne m'avait demandé,
Le secret de mes pleurs; et je l'avais gardé.
Seule, tu me cherchas, et tu voulus entendre
Les chagrins de ce cœur enthousiaste et tendre;
Le livre de ma vie, alors, te fut ouvert;
Ma muse s'inspira de ce que j'ai souffert;
Et dans des chants plaintifs, en naïves peintures,
Elle traça mes vœux. mes rêves, mes tortures.
Dès mes premiers accens ton cœur parut touché;
Puis chaque jour, en toi, le mien s'est épanché.
Ma modeste épopée ainsi s'est élargie,
Et le poëme, alors, remplaça l'élégie.
En déployant mon vol, mon sujet s'agrandit;
Je t'ai parlé long-temps; mais, je n'ai pas tout dit.

Notre ame sent en elle, aussitôt qu'on la sonde,
Croître et se dérouler l'immensité d'un monde.
On peut en explorer un champ vierge et fécond;
Mais on y trouve aussi des abîmes sans fond,
Que l'homme ne voit pas, ou qu'il ne saurait peindre;
Car il sent sur leurs bords le vertige l'atteindre :
Son impuissance alors l'arrête à chaque pas ;
Il voudrait se décrire et ne se connait pas !
Ces profondeurs, que couvre un éternel mystère,
Attiraient mes pensers... ma voix a dû les taire.
Cependant, j'aurais pu joindre encore à mes chants,
D'autres rêves d'amour, d'autres désirs touchans :
Mêlant au souvenir chaque image présente,
J'aurais pu compléter mon œuvre insuffisante.
Ainsi, chaque saison on voit le jeune ormeau
A son feuillage ancien unir un frais rameau :
Mais, tandis qu'il s'accroît, si la foudre le brise,
Pour lui plus de soleil, de rosée et de brise :

Je me serais jetée entre ses bras tremblans;
J'aurais de ma couronne orné ses cheveux blancs;
Et, voyant dans ses yeux briller de douces larmes,
Ah! de la gloire, alors, j'aurais compris les charmes!!!

Comme un éclair d'été, qui s'éclipse sans bruit,
Tel, sans réalité, mon espoir fut détruit;
Ici-bas, désormais, s'est épuisé mon rêve;
C'est vers un but nouveau que mon esprit s'élève:
Pour voir à l'idéal succéder le réel,
Je voudrais déployer mes ailes vers le ciel;
Je voudrais m'affranchir de cette vie amère,
Et déjà reposer où repose ma mère!!!

Château de Servanne, juillet 1834.

FIN DU POÈME.

YSEULT.

Légende du Mont Saint-Michel.

Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie!

— La Béotie, ami de Montaigne.—

Spires whose silent finger points to heaven.

—Wordsworth. —

YSEULT.

« La mer mugit sous la raffale,
« La foudre gronde à coups pressé :
« Volez, amenez ma cavale
« Au perron de la grande salle :
« Je vous attends: Obéissez ! »

Et le page, court hors d'haleine,
Sur le pont-levis du manoir;
Et bientôt on voit, dans la plaine,
La jeune et belle châtelaine
S'enfuir sur son palefroi noir.

Nul écuyer ne l'accompagne;
Et, dans son délire imprudent,
Elle franchit ravin, montagne,
Et pour guide, dans la campagne,
Suit une étoile à l'Occident!

Pauvre Yseult! une larme brille
A travers son voile flottant!...
La mort a fauché sa famille :
Il ne reste à la jeune fille
Que le bien-aimé qu'elle attend!...

Et ce bien-aimé, qui, naguère,
De son père fut l'ennemi,
Cherchant le trépas dans la guerre,
Devint prisonnier d'Angleterre,
Et, loin d'elle a long-temps gémi.

Mille pistoles de Castille,
Sont la rançon du chevalier :
Il n'a point d'or, point de famille ;
Mais l'amour de la jeune fille,
Des fers saura le délier !

« Deux mille pistoles, dit-elle,
« Si tu le ramènes vers moi ;
« Pars, Hubert, serviteur fidèle,
« Et, de mes femmes la plus belle,
« Au retour, t'octroira sa foi ! »

Hubert partit; et l'orpheline
Erre souvent près de la mer;
Mais le soleil brille et décline,
Sans qu'un navire se dessine,
Et glisse entre les flots et l'air !

Qu'elle parut longue, l'attente,
A ce cœur qui comptait les jours!...
Enfin, sur la mer mugissante,
Elle a vu la voile flottante
Du vaisseau qu'elle attend toujours !...

Et voilà pourquoi vers la plage
Que domine le vieux couvent,
Malgré la fureur de l'orage,
Elle dirige avec courage
Son coursier plus prompt que le vent.

Du but de sa course elle approche :
Devant elle, comme un géant,
Le couvent sur la grande roche
S'élève, et le son de sa cloche
Se mêle au bruit de l'Océan !...

Voilà la gothique chapelle
Ceinte d'ogives et d'arceaux,
Architecture de dentelle,
Où le jour naissant étincelle
A travers l'émail des vitraux :

Puis, le cloître aux grêles colonnes,
Dont les chapiteaux variés,
Sont couverts de saints, de madones,
De papes assis sur leurs trônes,
Et de martyrs crucifiés :

Puis, dans ce cloître, un bosquet sombre
D'églantines et de jasmins,
Recouvrant les dalles sans nombre
Où les moines dorment à l'ombre
Des fleurs que semèrent leurs mains:

Puis, ainsi qu'une forteresse
Le monastère à grandes tours,
Où bien souvent dans leur détresse
Le baron, le duc et l'altesse,
Aux moines demandaient secours!

Mais, plus haut que le monastère
La chapelle et le cloître, au ciel
Monte le clocher solitaire;
Et de sa flèche, vers la terre
S'incline l'archange Michel... *

* Une statue de l'archange Michel, recouverte de lames d'or, fut

Sur le rivage qu'il protége
Il étend ses deux ailes d'or,
Et, levant sa lance, il assiége
Le démon au dard sacrilége,
Qui sous ses pieds palpite encor.

C'est l'ange gardien du pilote,
C'est un phare pour le vaisseau ;
Car il domine la plus haute
Des montagnes de cette côte,
Et son regard plane sur l'eau.

De ce mont qu'entoure la grève
Il éloigne le voyageur,
Quand le flux de la mer se lève
Et que chaque vague est un glaive
Lancé par le bras du Seigneur.

donnée par un pape au monastère. Elle fut placée sur l'extrémité de la flèche, d'où ses ailes déployées semblaient protéger le mont et le rivage.

Quand l'onde recule et s'écoule,
C'est encore lui qui l'avertit
Que le sable mouvant s'éboule,
Et creuse à celui qui le foule
Un abîme qui l'engloutit.

Mais, l'intrépide châtelaine,
Ne redoute pas ces dangers :
Plus rapide que le phalène,
Son noir coursier effleure à peine
Le sable sous ses pieds légers.

Comme un fantôme, elle traverse,
Sans guide, les sentiers obscurs;
Puis, en disant son nom, disperse
La garde, et fait lever la herse
Qui du couvent ferme les murs.

Minuit sonnait au monastère;
Les moines priaient réunis;
Ils célébraient le saint mystère,
Pour ceux qu'ensevelit la terre,
Sans qu'un prêtre les eût bénis.

Et, l'hymne des morts sous la voute
Vibrait, quand soudain une voix
Fait cesser le chant; on écoute:
Yseult apparaît, et l'on doute
Si c'est bien l'Yseult d'autrefois.

Comme une prêtresse des Gaules,
Ses noirs cheveux flottent épars
Sur l'ivoire de ses épaules:
Le délire est dans ses paroles,
Le désespoir dans ses regards.

« O vous, le frère de mon père,
« Dit-elle au prieur prosterné,
« Que maudite soit la prière
« Que vous chantez au sanctuaire,
« Quand périt un infortuné!

« Écoutez le bruit des tempêtes,
« L'éclat de la foudre et des vents;
« Que la mort tombe sur vos têtes,
« Vous, qui priez pour des squelettes,
« Quand il faut sauver les vivans!

« Son vaisseau, battu par l'orage,
« Va sombrer à côté du port;
« Oh! par pitié, sur le rivage
« Volez! oubliez mon outrage :
« Je vis, et peut-être il est mort!

« Mort! oh! penser qui me rend folle!
« Mort! lorsque j'allais être à toi!
« Mort! avant que cette parole,
« — Je t'aime! — à jamais, te console
« Des maux que tu souffris pour moi!

« Oh! venez! » Et sa voix supplie;
Mais un moine dit froidement :
« Malheur à cette femme impie!
« Il faut qu'un blasphème s'expie :
« Le ciel lui garde un châtiment. »

Et l'hymne des morts recommence,
Comme un présage de malheur :
Désespérée, Yseult s'élance :
Son ame, en proie à la démence,
N'a pour guide que sa douleur.

Elle gravit, sans prendre haleine,
Les mille marches du beffroi;
Monte sur la flèche, et promène
Son œil de la mer à la plaine;
Puis, elle pousse un cri d'effroi.

Aux rayons du jour qui se lève,
Sur les flots elle a vu l'esquif;
L'ouragan l'assiège et l'enlève;
Et, comme un ballon qui se crève,
Il le brise contre un rescif.

Sur les débris du beau navire,
La mer jette son noir linceul;
Tout-à-coup sa fureur expire,
Et sur l'onde, où le jour se mire,
Un naufragé reparaît seul...

Est-ce lui! la vague le presse
Et l'entoure comme un serpent?...
Près de l'archange Yseult se dresse.
Elle entend des cris de détresse,
Et sur l'abîme se suspend!...

C'est lui!... Ses yeux voilés de larmes
Ont revu briller sur son cœur
La croix d'or, qu'en un jour d'alarmes
Elle suspendit sur ses armes,
Comme un talisman de bonheur!

Il lutte; sa force est éteinte;
Il lutte, et croit voir fuir le bord:
Du flot la glaciale étreinte
Sur son visage a mis l'empreinte
De l'agonie; il lutte encor!

Et l'heure fuit lente et tardive,
Comme elle fuit dans la douleur;
Il lutte, il avance, il arrive,
Déjà son pied touche la rive,
Il est sur la grêve ; oh ! bonheur !

Mais, quel est ce bruit ?... La raffale
A cessé ; l'air est calme et doux;
Et pourtant de la mer s'exhale
Une clameur sombre, infernale,
Comme un implacable courroux :

C'est le flux !... le flux qui s'approche,
Et déjà GRONDE sourdement;
Le flux, qui va ceindre la roche,
Comme la faucille qui fauche
Ceint une gerbe de froment.

Lorsque la tempête s'élance
Des mains du Seigneur irrité;
L'homme prie avec espérance...
On peut désarmer la VENGEANCE!...
Le flux, c'est la FATALITÉ!...

Toujours, quand la même heure sonne,
Il vient, rien ne peut l'arrêter;
Alors, sur la plage bretonne,
On entend ce cri qui résonne :
« Fuyez! car le flux va monter... »

Et le flux monte, inexorable,
Lent au regard, rapide au pas.
Malheur au pêcheur misérable
Qui s'est attardé sur le sable!
Hélas! il ne reviendra pas!...

Et lui, sauvé de la tourmente,
Et lui, qui vainquit l'ouragan,
Va, sous les yeux de son amante,
Sombrer dans la grêve écumante
Qu'envahit déjà l'Océan!

La terreur lui prête son aile,
Il vole, il touche presque au port;
Sur ses pas l'onde s'amoncelle :
Yseult le voit, pâlit, chancelle...
Est-il sauvé?... Non, il est mort!...

Et soudain une forme d'ange,
Comme un éclair, glissa du ciel;
On entendit un bruit étrange,
Et l'on se disait : c'est l'archange
Qui s'enfuit du Mont Saint-Michel.

Lorsque le flux quitta la plage,
Le corps d'Yseult, inanimé,
Était gisant sur le rivage,
A côté de la froide image
De celui qu'elle avait aimé.

Un moine écrivit leur histoire
Sur les marges de son missel,
Et l'on bâtit à leur mémoire
Une chapelle expiatoire
Au penchant du mont Saint-Michel.

Paris, 1835.

POÉSIES DIVERSES.

RÉPONSE A UN POÈTE.

Comme un astre luit sur la terre,
Sans que sa lumière s'altère
Aux feux obscurcis d'ici-bas;
Ou, comme ces vagues lointaines,
Qui, jamais n'ont baigné les plaines
Que l'homme foule sous ses pas :

Heureuse est ton ame, ô poète!
L'univers entier s'y reflète,

Ton regard plane dans les cieux·
Et de ces sphères, qu'il explore,
Il n'a pas vu surgir encore
Les rayons d'un jour soucieux.

A ta voix, toujours ingénue,
L'hymne de deuil est inconnue;
Pour toi la vie est dans sa fleur;
Et sur ton front pur et candide,
On ne voit pas encor la ride
Que creuse, en passant, la douleur.

La muse que tu t'es choisie,
Source de toute poésie,
Inspira mes accords naissans;
A ses foyers, où tu t'embrases,
Au sein des plus pures extases,
Ma lyre enflammait ses accens.

J'évoquais, dans leur harmonie,
Dieu, la nature, le génie;
Ces trois déités que tu sers!
Le monde idéal de mes songes,
Était le même où tu te plonges
Pour créer tes chastes concerts.

Là, m'énivrant comme l'abeille,
Qui boit les parfums, puis sommeille
Dans les calices dépouillés;
J'errais de richesse en richesse,
Et par des larmes de tristesse
Mes yeux n'étaient jamais mouillés.

Mais, quittant sa céleste orbite,
Sur ce globe que l'homme habite
Mon étoile sembla pâlir :

Ici, plus d'ineffable joie;
Je n'ai pas trouvé sur ma voie
Une seule fleur à cueillir.

Voilà pourquoi mon ame est triste :
Hélas! des banquets où j'assiste
Si je savoure la liqueur,
La coupe, où je cherche l'ivresse,
N'offre à ma lèvre qui la presse
Rien de ce qu'a rêvé mon cœur!

Dans ce monde, où j'ai voulu lire,
Ne vas pas, enfant de la lyre,
Abattre ton vol radieux :
Ah! sur cette terre inféconde,
Il n'est point d'écho qui réponde,
A nos accens mélodieux!

1832.

PÉTRARQUE,

à Vaucluse.

Ce torrent, qui bondit, et jette
Son écume de neige et d'or,
Etait l'emblême du poète,
Quand sa muse prenait l'essor.
A ces bords sa gloire s'allie;
Son ombre, est le Dieu de ces eaux :
Mais, le chantre de l'Italie
N'éveillera plus ces échos !

Quand, sur cette onde diaphane,
Se reflètent les feux du soir,
Quand, dans les cieux la lune plane,
Barde divin, je crois te voir !
Je t'évoque, je te supplie...
Et tout reste dans le repos;
Car, le chantre de l'Italie
N'éveillera plus ces échos !

De la lyre, qui chanta Laure,
Nul n'a recueilli les débris;
Les Dieux, que cette lyre adore,
Parmi nous ont été proscrits :
On vous a traînés dans la lie,
Amour, liberté, noms si beaux !
Ah ! le hantre de l'Italie
N'éveillera plus ces échos !

Sa voix énergique, et suave,
Se fit entendre tour-à-tour,
Défendant sa patrie esclave,
Ou chantant ses rêves d'amour.
Mais aujourd'hui, Rome avilie,
Revendique en vain des héros :
Non, le chantre de l'Italie
N'éveillera plus ces échos !

Plus de Rienzi, plus de Colonne.
Plus de grand homme inspirateur ;
De Capitole, où l'on couronne
Le poète triomphateur ;
Plus de femme qu'on déifie,
Ange, qui bénit nos travaux ;
Oh ! le chantre de l'Italie
N'éveillera plus ces échos.

TAYLOR INST. OXFORD

Adieu, rive qu'il a chantée,
Rocher, d'où jaillirent ses vers,
D'où sa poésie enchantée
A pris son vol dans l'univers :
Dans mes jours de mélancolie
Souvent j'errais sur ces côteaux,
Et le chantre de l'Italie
Éveillait pour moi leurs échos *.

* Les plus belles *canzone* de Pétrarque sont des odes patriotiques adressées aux *Colonne* et aux *Rienzi*, qui avaient tenté de ressusciter la Rome antique.

A Vaucluse, 1833.

CHANT DE CONSOLATION

A UN POÈTE AMÉRICAIN.

Oh ! souffrir et pleurer, c'est ce qui régénère ;
L'homme n'est vraiment grand qu'alors qu'il a gémi ;
Quelque soit ton malheur, mon ame le vénère;
Pour moi, l'infortuné fut toujours un ami.

Si j'avais une voix de séraphin, pareille
A celle qui de Job adoucissait les maux,
Sur ta couche de deuil, penchée à ton oreille,
J'irais, quand tu gémis, te murmurer ces mots :

Au creuset des douleurs épure toi, jeune homme;
Fuis le monde, au désert emporte ton chagrin;
Et là, prie en pleurant, comme faisait Jérôme,
Et tu verras pour toi s'ouvrir un ciel d'airain.

Qu'importe l'ironie! il faut qu'ils te dédaignent,
Ceux qui venaient jadis t'énivrer de leurs jeux :
Cache leur le vautour dont les serres t'étreignent;
Contre l'adversité sois fort et courageux !

Au regard de la foule, insouciante et gaie,
Qui profane la vie, et te raille en passant,
Mendiant sa pitié, n'étale point ta plaie;
Elle resterait froide à tes larmes de sang.

Ou bien, si devant toi s'arrêtait l'insensée;
Elle te dirait : « Viens, le plaisir dure encor,
« Viens! c'est comme autrefois, la fête est commencée,
« Nous avons de l'amour, de l'ivresse, de l'or!

« Viens! c'est assez verser des pleurs sur une morte;
« Son trépas t'a sauvé d'un futur abandon;
« Ses charmes ne sont plus que poussière : et qu'importe
« Son ame!... à ce mot vide, enfant, croirais-tu donc ?

« Quoi! pour te consoler, n'est-il pas d'autres femmes!
« Priant sur un tombeau, tu languis, tu te meurs!
« Viens!!! » et pour t'entraîner à leurs plaisirs infâmes,
Ils t'entoureraient tous d'ironiques clameurs.

Ils flétriraient ta foi, ton noble enthousiasme,
Tes touchans souvenirs, tes images de deuil ;
Tes pleurs se tariraient sous leur mordant sarcasme,
Et tu prostitûrais ton ame à ton orgueil.

Car bientôt, n'osant pas déserter leur bannière,
Toi-même, te raillant de ta propre douleur,
Tu perdrais, à jamais, cette pudeur dernière
Qu'éveille encore en nous l'aiguillon du malheur.

Sans regret, sans espoir, tu poursuivrais ta route;
Et souriant parfois d'un rire de démon,
Tu dirais, n'ayant plus d'autre Dieu que le doute :
Infortune, bonheur, vous n'êtes qu'un vain nom!

Ah! fuis l'impur contact de ces cœurs froids et vides;
Dis à la foule athée un dédaigneux adieu :
Aujourd'hui, ce n'est plus qu'au fond des Thébaïdes,
Qu'on retrempe son ame, et qu'on retrouve Dieu.

Aux bords où tu naquis, sur les rives sauvages
Que le vaste Océan embrasse de ses flots,
Va chercher un asile, où la voix des orages,
Comme une voix d'ami, se mêle à tes sanglots.

Là, tu pourras gémir sans que l'on te baffoue,
Sans qu'un mot d'ironie, un regard de dédain,
Lorsque des pleurs brûlans jailliront sur ta joue,
Comme un souffle glacé les arrêtent soudain.

Quand ton ame est en proie à son ardente fièvre,
Quand l'affreux cauchemar sur ton sein vient s'asseoir,
Et qu'un spectre de femme, en effleurant ta lèvre,
T'arrache, dans la nuit, des cris de désespoir;

Là, tu pourras vouer un culte à la mémoire
De cette ombre chérie attachée à tes pas :
A l'immortalité l'amour te fera croire :
Tu verras l'espérance au-delà du trépas.

Et tu voudras prier : car, lorsqu'on prie, il semble,
Que ceux qui ne sont plus nous entendent encor :
Les êtres qui s'aimaient communiquent ensemble,
Et vont se réunir par un mystique essor.

La prière, montant à Dieu dont elle émane,
Des ombres d'ici-bas fend les voiles épais;
Elle nourrit les cœurs d'une céleste manne;
Après de longs combats, elle donne la paix.

Le vois-tu ce martyr de la liberté sainte,
Qu'une double auréole attend dans l'avenir,
Victime résignée, il n'a pas une plainte,
Et sa voix dans les fers s'élève pour bénir.

Ah! c'est qu'il a prié, c'est que son âme ardente
De nos rêves d'un jour a compris le néant,
Et que volant au ciel d'une aile indépendante,
Il a vu l'univers avec un œil géant!...

Emprunte à Sylvio * ce sublime idiôme,
Qui rend au cœur flétri sa première fraîcheur,
Et sous l'adversité tu renaîtras, jeune homme,
Comme l'herbe renaît sous le fer du faucheur.

N'hésite pas, choisis cette dernière voie ;
La foi rallumera tes désirs presque éteints :
Réalise le vœu que mon ame t'envoie;
Je ne te connais pas, et pourtant je te plains.

Car, tes accens d'angoisse, on me les a fait lire;
On m'a dit : ce poète a besoin de pitié :
Arrache quelque son sympathique à ta lyre,
Tendre comme l'amour, pur comme l'amitié.

* Sylvio Pellico.

Dieu m'inspira pour toi l'hymne qui purifie,
Et, j'ai dit à ce chant, qu'une larme a mouillé:
Va consolant celui que le malheur défie:
Lui rappeler les biens dont il s'est dépouillé.

Les jours où, s'élançant vers un monde céleste,
Il rêvait, pour aimer, un séraphique Eden;
Où la femme était belle, ingénue et modeste,
Et s'unissait à lui d'un éternel hymen :

Cette fille du ciel, par ton ame rêvée,
Dans le monde, à tes yeux ne pouvait pas s'offrir :
Au milieu des plaisirs tu ne l'a pas trouvée;
Tu ne l'as pas trouvée, et tu voudrais mourir!...

Ah! cherche la toujours avec sollicitude,
Cette vierge pudique, au regard calme et doux,

Blanche fleur du désert, qui dans la solitude,
Attend l'être inconnu qui sera son époux.

Réponds à ces désirs que sa pudeur te cache;
Par un charme secret tu la devineras :
Laisse voler ton ame à son ame sans tache,
Accepte son amour, puis tu la béniras.

Et vos cœurs, à jamais, se mêleront ensemble;
Le sien, pur, virginal; et le tien, ravagé;
Ainsi que deux nochers que l'amitié rassemble,
L'un, jeune matelot; l'autre, vieux naufragé.

. . . . . .

J'espérais! mais, ma voix ne se fit point entendre :
Aux rêves de bonheur, il avait dit adieu...
Cet amour, sur la terre, il ne sut pas l'attendre,
Et, pour le retrouver, il s'envola vers Dieu!

1834.

BOUTADE CONTRE LA RAISON.

Froide raison, pompeuse idole,
Divinité, chère à l'orgueil,
Tu n'as pas un mot qui console
Les souffrances d'un cœur en deuil :
Jamais, dans ton œil inflexible,
On ne vit des pleurs de pitié;
Ta voix rend l'amour insensible,
Et glace même l'amitié.

Comme l'onde de la mer Morte
Que le vent ne peut soulever,
D'une ame indifférente et forte,
Voir l'infortune, et la braver :
Sans que leurs douleurs nous effleurent,
Puiser une utile leçon
Dans les larmes de ceux qui pleurent,
Voilà ce qu'on nomme raison.

Quand le bonheur nous abandonne,
S'immoler à la vanité;
Rendre au monde ce qu'il nous donne,
Dédain, impassibilité!...
Être, en commençant l'existence;
Insensible à la trahison :
S'endurcir contre l'inconstance,
Voilà ce qu'on nomme raison.

Vieillir l'ame avant que les rides
Viennent sillonner notre front;
Tarir, par des pensers arides,
Tout sentiment tendre et profond;
Fuir l'amitié qui nous convie;
Dans l'amour prévoir l'abandon;
Arracher les fleurs de la vie;
Voilà, ce qu'on nomme raison!

Si le cœur, comme Prométhée,
Saigne, rongé par un vautour;
Si la vie est désenchantée,
Si l'espoir a fui sans retour;
Si le souvenir nous déchire,
Savoir feindre la guérison;
Etouffer nos pleurs et sourire,
Voilà ce qu'on nomme raison!

Sitôt que sa paupière s'ouvre,
Dessiller l'enfant ingénu;
Lever le voile qui le couvre,
Et lui montrer le monde à nu :
Dans son ame qui vient d'éclore,
Mêler la crainte et le soupçon
A l'espérance qu'on déflore;
Voilà ce qu'on nomme raison !

Au flambeau que la gloire allume
Préférer un obscur destin :
Sans que la lèvre s'y parfume,
Briser la coupe du festin;
Toujours au fond de l'ambroisie,
Soupçonner un amer poison :
Vivre sans foi, sans poésie;
Voilà ce qu'on nomme raison !

Raison dont je suis obsédée,
Déité des esprits rampans,
Tu soumets toute noble idée,
Aux préjugés dont tu dépends !
Sous ton joug l'ame est avilie;
La foule abuse de ton nom :
Pour une sublime folie,
Je t'abandonne; adieu, raison !

STROPHES.

N'a-t-on pas épuisé la coupe de la haine?
Est-il encor des noms qui n'aient été flétris;
Des malheurs respectés par la foule inhumaine,
Et que n'ait pas frappés la verge du mépris?

Est-il un citoyen, dans la France en délire,
Dont la gloire ou l'honneur n'ait pas subi d'affront!
Un héros, qui n'ait vu tomber sous la satyre,
Le laurier qui cachait les rides de son front!

Non ! l'injure atteint tout : on jette aux gémonies
Les dieux, les rois déchus et les rois couronnés,
Les tribuns, les guerriers, les sublimes génies,
Les vaincus, les vainqueurs l'un par l'autre entraînés.

Le pouvoir qui succède au pouvoir qui s'écroule,
Par le peuple en démence est soudain renversé;
Et les rugissemens échappés de la foule
Accusent le présent, et souillent le passé.

Telle au pied de l'Etna, quand son sommet s'allume,
Une terre nouvelle apparaît tout-à-coup;
Mais le feu l'a créée, et le feu la consume,
Et les flots de la lave anéantissent tout.

Mars, 1831.

PORTRAIT.

C'est un de ces frélons de la littérature,
Qui, d'auteurs en auteurs, butinent leur pâture,
Formant péniblement, de ce qu'ils ont volé,
Un volume indigeste, et de vers, et de prose,
Où, sur le frontispice un artiste les pose
En noir démon échevelé!

C'est un de ces faiseurs de mauvais mélodrame,
Singeant les passions, et n'ayant rien dans l'ame;

Qui font joyeuse vie et chantent leurs regrets;
Parlent du désespoir d'une jeunesse aride;
Se meurent lentement, et n'ont pas une ride
Sur leurs visages gras et frais !

C'est un de ces dandys, de ces fats à la mode,
Qu'un ami de province à Paris incommode;
Qui nomment leur vieux père avec un air railleur;
Qui, montent, à Long-Champs, une jument fringante,
Ont un habit de *Staub*, à la coupe élégante,
Et n'ont jamais payé ni sellier, ni tailleur.

Un de ces mendians d'éloges de gazette,
A qui d'un feuilleton l'encens tourne la tête;
Et qui, pour obtenir cette gloire d'un jour,
Font mille humbles saluts, prodiguent des visites,
Ou captent les bravos des auteurs parasites
Dans un rendez-vous chez *Véfour* !

Là, lorsqu'ils ont vidé champagne et malvoisie,
En le proclamant tous roi de la poésie,
Ils ceignent de lauriers l'heureux amphytrion;
Et lui, mauvais acteur, né pour être comparse,
Qui peint le sentiment comme on peindrait la farce,
Se croit aussi grand que Byron !

Je ne sais si les chants que *son luth criard vibre*,
Ont de son faible esprit dérangé l'équilibre;
Mais lorsqu'il fit gémir la presse et l'éditeur,
Sans l'avoir demandé. j'ai reçu son ouvrage,
Avec ces mots écrits sur la première page :
« *Offert par la main de l'auteur !* »

Puis, comme je cherchais au fond de ma province,
Un éloge à la fois poli, mais assez mince,

Pour cet enfant mort-né, sans vie et sans chaleur,
Pour ces vers secs et durs, qu'un âne semble braire,
J'ai reçu tout-à-coup de *Lafont*, son libraire,
Un mandat, dont je viens d'acquitter la valeur.

Nismes : Août 1834.

LIANE.

Jeune levrette, au poil d'ébène,
Au flanc mince, au col assoupli,
Ton dos, où ma main se promène,
A l'éclat de l'acier poli.

Tu dresses tes noires oreilles
Comme deux ailes de corbeau;
Tes dents d'ivoire sont pareilles
A la blanche écume de l'eau.

Ton œil, quand sur sa proie il plane,
Brille comme l'œil d'un démon,
Et ta jambe fine, ô Liane,
Est aussi frêle que ton nom.

L'écureuil n'a pas ta souplesse,
Ton corps svelte, léger, moelleux,
Sous ma main, qui le tient en lesse,
Bondit, comme un flot onduleux.

Puis, quand je te livre l'espace,
L'oiseau ne peut suivre tes pas;
La flèche moins rapide passe,
L'œil ébloui ne te voit pas.

Le bois, le torrent, la montagne,
N'arrêteraient pas ton essor;
Mais à ma voix, douce compagne,
Près de moi tu reviens encor.

Lèchant la main qui te caresse,
Par tes ébats capricieux,
Tu sais, de ta triste maîtresse,
Dérider le front soucieux.

Sur mes deux genoux tu t'élances,
Le cou penché, l'œil en émoi;
Puis, coquette, tu te balances
Sur mon pied étendu vers toi.

Dans ta course, rapide ou lente,
Tour-à-tour, chamois ou serpent,
Tu voles, ou bien indolente,
A mon bras ton corps se suspend.

Et quand je te mets ta parure,
Ta chaîne d'or et ton collier;
Tu brilles, comme sous l'armure
Brillait un jeune chevalier.

Château de Servanne, septembre, 1835.

LES FLEURS QUE J'AIME.

Fleurs arrosées,
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime!
Vous que parsème,
L'air embaumé!

Par vos guirlandes,
Les champs, les landes,
Sont diaprés :
La marguerite,
Modeste, habite
Au bord des prés.

Le Bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson;
Et sur les roches
Pendent les cloches
Du lizeron.

Le chevre-feuille
Mêle sa feuille

Au blanc jasmin;
Et l'églantine,
Plie et s'incline
Sur le chemin.

Coupe d'opale,
Sur l'eau s'étale
Le nénuphar;
La nompareille
Offre à l'abeille
Son doux nectar.

Sur la verveine
Le noir phalène
Vient reposer:
La sensitive
Se meurt, craintive,
Sous un baiser.

De la pervenche
La fleur se penche
Sur le cyprès ;
L'onde qui glisse
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Fleurs virginales,
A vos rivales,
Roses et lis,
Je vous préfère,
Quand je vais faire
Dans les taillis
Une couronne,
Dont j'environne
Mes blonds cheveux;
Ou que je donne
A la madonne,
Avec mes vœux.

Château de Servanne, 1834.

BIANCA NEVE.

Giovane donna più Bianca che neve.

— PETRARCA. —

Que j'aime à voir tomber, par un ciel attiédi,
La neige en blancs flocons sur nos monts du Midi :
Avant qu'il soit souillé par les traces du pâtre
Le ciel se réfléchit dans ce miroir d'albâtre ;
Et le soleil, brillant d'un feu plus vif encor,
Sur le champ virginal sème ses gerbes d'or ;
Mais bientôt, profané par les fils de la terre
Le voile étincelant se détruit et s'altère ;

La neige offre aux regards de noirâtres sillons,
Et jette une onde impure aux ruisseaux des vallons.

Ainsi, nous révélant sa céleste origine,
L'ame descend de Dieu, dans sa blancheur divine;
Voyez que d'innocence, et que de pureté
Dans cette jeune fille, ignorant sa beauté ;
Le désir, vierge encore, en ses yeux étincelle ;
Un mystère d'amour se répand autour d'elle;
Et l'homme, en la voyant, à l'aimer condamné,
Sous son regard divin demeure fasciné.
Quand Dieu la revêtit de notre forme humaine,
Pour elle, de nos maux, il allégea la chaîne;
Un lait pur la nourrit, et l'amour maternel
A son ame, ici-bas, fit retrouver le ciel :
Puis, lorsque s'éveilla sa mobile pensée,
D'ineffables plaisirs elle fut oppressée :

Un rayon du soleil, un souffle du zéphir,
Un nuage, où brillait la pourpre et le saphir,
Un chant mélodieux, un sublime silence,
Une prairie en fleurs, un horizon immense,
Les fleuves, les forêts, la mer, les monts, les cieux,
Tout énivrait son cœur, et ravissait ses yeux;
La nature brillait dans cette ame naïve,
Comme dans un flot pur se reflète la rive;
Quand ses regards émus embrassaient l'infini,
Ce monde, en sa pensée, au ciel était uni;
Tous les biens d'ici-bas, tous les biens qu'on espère,
De ses rêves d'amour agrandissaient la sphère;
Et la mort lui semblait comme un second berceau
D'où l'homme, en s'élançant, voit un monde nouveau.

Telle était, à quinze ans, cet ange, cette femme;
Elle était belle alors, belle comme son ame!!....

Mais, hélas! sur sa voie un homme s'est trouvé;
Elle a cru voir, en lui, l'époux qu'elle a rêvé;
Et cet homme a flétri la vierge pure et sainte,
De la honte, à son front, il a gravé l'empreinte;
Quand de sa vie entière elle lui faisait don,
En feignant la tendresse, il rêvait l'abandon!
C'est lui qui l'a livrée aux souillures du monde,
Lui, qui la trouva chaste, et la rendit immonde;
Lui, qui jeta la perle à la dent du pourceau,
Et la neige, sans tache, aux fanges du ruisseau!

Eh bien! on applaudit à cet homme, et la femme
Qui meurt sur un grabat apparaît seule infâme!

1830.

UNE AMIE.

Sonnet.

Si vous l'aviez connue à sa quinzième année,
Elle était belle alors, belle à vous rendre fou!
En voyant les attraits dont elle était ornée,
Vous auriez devant elle incliné le genou!

Pour caresser sa main, frêle, blanche et veinée,
Poète, vous eussiez été je ne sais où;
Et votre part du ciel, oh! vous l'auriez donnée
Pour un baiser d'amour posé sur son beau cou!

Mais, avec la douleur, toute beauté se fane;
Elle a souffert long-temps, et le regard profane
Ne voit plus sur ses traits de magiques trésors :

Ses yeux se sont ternis, et son front n'est plus rose...
Eh bien! moi j'applaudis à sa métamorphose,
Car son ame a gagné ce qu'a perdu son corps.

1834.

L'IMPRUDENCE.

Conte d'Enfant.

DÉDIÉ A MADEMOISELLE EMMA G....

Enfans, ne jouez pas si près de la rivière ;
Pour vous mirer dans l'eau n'inclinez pas vos fronts,
Votre pied imprudent peut glisser sur la pierre;
Vous êtes tout petits, et les flots sont profonds !
Mais, vous n'écoutez pas ma voix qui vous appelle ;
Aux poissons effrayés, vous lancez des cailloux,
Vous allez du pêcheur démarrer la nacelle,
Et, penchés sur les bords, vous l'attirez vers vous :

Puis, livrant au courant un rameau qu'il entraîne,
Pour le ravoir encor vous accourez plus bas ;
Quand la main d'un géant pourrait l'atteindre à peine,
Vous voulez le saisir avec vos petits bras !!...
Venez vers moi ; venez, avant que je vous gronde ;
Enfans, de ces plaisirs je vous prive à regret :
Mais, on ne revient pas au-dessus de cette onde,
Et, si vous y tombiez, votre mère en mourrait !....
A mes sages avis vous ne voulez pas croire ;
Venez, je vais vous dire une tragique histoire :

C'était dans le printemps, quand la terre verdit ;
Alors, qu'abandonnant le foyer de famille,
Vous allez à l'abri de la verte charmille
Recommencer les jeux que l'hiver suspendit ;
Alors que le soleil apparaît sans nuage,
Qu'une neige de fleurs couvre les églantiers,

Que chaque arbre vous offre un nid à mettre en cage,
Et que des fruits vermeils brillent aux cerisiers.

Un matin, parcourant la campagne nouvelle,
Une mère jouait avec ses deux enfans;
Mère, comme la vôtre, aussi bonne, aussi belle,
Le bonheur se peignait dans ses yeux triomphans !
« Venez, mes chers petits, courons dans la prairie, »
Disait-elle, en fuyant; et, redoublant leurs pas,
Derrière elle accouraient Léopold et Marie,
Et leur mère riait en leur tendant les bras;
Et tous deux s'y jetaient; puis s'élançant plus vite,
Ils voulaient, à leur tour, parvenir jusqu'au but;
Le premier, qui du champ atteignait la limite,
D'un baiser maternel recevait le tribut:
Jeux d'amour, qu'avec vous, fait encor votre mère;
Doux ébats, ce jour là! souvent recommencés!!..

Le soleil mesura deux heures sur la terre
Avant que les enfans eussent dit : C'est assez !
Puis, le cœur haletant, sur la mousse ils s'assirent;
Ils cueillirent des fleurs sur les bords du chemin ;
Et, formant des bouquets, qu'à leur mère ils offrirent,
Joyeux, ils s'écriaient : Nous reviendrons demain !
« Oui , demain, mes amis, si vous êtes bien sages,
« Sur le gazon fleuri nous reviendrons sauter ;
« Maintenant la chaleur a mouillé vos visages,
« Reposez-vous encor, c'est l'heure du goûter. »
Alors vous eussiez vu cette mère attentive
Donner à ses enfans des fruits et des gâteaux ;
Et tous deux, bondissant, tant leur joie était vive,
Oublièrent, soudain, le besoin du repos :
« Vois-tu la belle fleur, là-bas, vers cette pierre,
« Dit Marie à son frère, en montrant un iris ?
« Viens, courons, paresseux; j'y serai la première,
« Et maman d'un baiser m'accordera le prix. »

Léopold la suivit dans sa course légère;
Leur mère ne vit point où s'égaraient leurs pas;
Tout entière aux pensers que le bonheur suggère
Elle s'occupait d'eux... et ne les suivait pas;
Sur le gazon assise, elle restait rêveuse;
Dans le recueillement, elle baissait les yeux;
Bientôt, son jeune époux (oh! qu'elle était heureuse),
De ses enfans aussi partagerait les jeux!
Il allait revenir après un long voyage,
Il allait ressentir tout ce qu'elle éprouvait;
Déjà, de ses transports elle se peint l'image;
Et ses enfans fuyaient, tandis qu'elle rêvait...
« J'ai la fleur, » dit Marie, et sa main triomphante
Agita dans les airs un iris arraché;
« Vois-tu comme il est beau! maman sera contente,
« Nest-ce pas? viens le voir... mais, tu parais fâché!
« Viens, le vent du midi l'a couvert de poussière,
« La chaleur a plié ses beaux panaches bleus,

« Viens, allons le baigner aux eaux de la rivière ;
« Viens, ne sois plus jaloux, il sera pour nous deux :
« J'ai bien soif! dans nos mains nous boirons l'eau limpide,
« Il n'est point de dangers, ne sois pas si timide;
« Écoute, Léopold ! — Oh non, répond l'enfant,
« N'approche pas, ma sœur, maman nous le défend!
« — Ne crains rien, dit Marie, en détournant la tête,
« Maman ne nous voit pas; maintenant, elle dort;
« Viens voir comme dans l'eau ma robe se reflète!
« Viens voir ces beaux poissons à la nageoire d'or! »
Et la jeune étourdie, en se penchant sur l'onde,
Puisait l'eau dans ses mains, mouillait la fleur d'azur,
Dans les flots transparens mirait sa tête blonde,
Et, sur la grève humide avançait d'un pas sûr.
Près d'elle elle a cru voir un poisson qui frétille ;
Dans l'eau, pour le saisir, son bras s'est enfoncé;
Tout-à-coup on entend la pauvre jeune fille
Pousser un cri d'effroi... son pied avait glissé...

Le torrent l'entraîna... sa malheureuse mère
Accourut à sa voix, hélas! c'était trop tard!...
Elle voulait mourir dans sa douleur amère,
Et sur les flots profonds fixait un œil hagard.
Dans sa triste demeure on l'emporta mourante;
Léopold la suivait en appelant sa sœur;
Sa sœur, que rejeta la vague indifférente
Aux filets du pêcheur!

On recueillit son corps qu'avait souillé la fange;
Son ame s'envola sur les ailes d'un ange,
Vers le monde éternel, séjour délicieux;
Mais, hélas! son bonheur n'y fut pas sans mélange;
Elle voyait sa mère, et pleurait dans les cieux!
Elle la vit long-temps ici-bas, désolée,
Traîner ses tristes jours, puis descendre au cercueil:
Un prêtre la coucha dans un froid mausolée,
Et près de lui priait un orphelin en deuil.

Léopold n'avait plus ni sa sœur, ni sa mère;
Le malheur le frappa dans ses jours les plus beaux;
Et lorsqu'à son foyer revint son pauvre père,
Il le retrouva seul, seul... entre deux tombeaux!

Voyez que de douleurs attire l'imprudence!
Elle change en chagrins les plaisirs les plus doux;
Enfans, obéissez, pour que la Providence
Veille toujours sur vous.

Et maintenant, allez sauter sur la pelouse,
Évitez les dangers qui mènent aux malheurs;
De vos charmes, enfans, la mort semble jalouse,
Comme l'aquilon l'est des fleurs!

1832.

LASSITUDE.

Il est de ces longs jours d'indicible malaise
Où l'on voudrait dormir du lourd sommeil des morts;
De ces heures d'angoisse, où l'existence pèse
Sur l'ame et sur le corps :

Alors, on cherche en vain une douce pensée,
Une image riante, un souvenir fécond;
L'ame lutte un instant, puis, retombe affaissée
Sous son ennui profond.

Alors, tout ce qui charme et tout ce que l'on aime
Pour nos yeux dessillés n'a qu'un éclat trompeur;
Et le bonheur rêvé, s'il vient, ne peut pas même
Vaincre notre torpeur.

Septembre 1833.

FÊTE NOCTURNE.

C'était dans une nuit pleine de poésie,
Telle que l'on en voit aux rivages d'Asie :
Traçant sur un ciel bleu son lumineux chemin
La lune se cachait sous une blanche nue,
Ainsi qu'une vierge ingénue,
Qu'entoure son voile d'hymen.

Puis, elle secouait son vêtement de neige;
Et des étoiles d'or se faisant un cortège

Elle errait dans l'éther comme un globe de feu;
On eut dit que, voilant sa lumière immortelle,
Pour contempler la nuit si belle
S'était entr'ouvert l'œil de Dieu!

Les rayons dans les eaux jouaient par intervalles,
Sillonnaient les gazons, jetaient des reflets pâles
Sur les arbres géants d'un magique jardin,
Où la terre exhalait de suaves arômes,
Et montrait aux regards des hommes
La réalité de l'Éden.

A travers les réseaux de fleurs demi-voilées
Par les herbes des prés et l'ombre des allées,
On voyait tour-à-tour le kiosque d'Orient,
La chapelle gothique, et la villa romaine:
Les arts, de la nature empruntant le domaine,
Dérobaient leur splendeur sous son voile riant.

Soudain sur ces objets, où la lune pâlie
Ne jetait qu'un éclat plein de mélancolie,
La lumière étendit ses magiques couleurs :
Le jardin tout entier, comme par un prestige,
Resplendit, et l'on vit briller de tige en tige
Des grappes de clartés se confondant aux fleurs.

Dans l'air retentissaient mille instrumens bizarres,
Répétant tour-à-tour de joyeuses fanfares
Ou des accords touchans ;
Parfois le rossignol, se mêlant à leur lutte,
Aux sons bruyans du cor, aux soupirs de la flûte
Harmonisait ses chants.

Et des femmes erraient dans ces Champs-Elysées,
Exhalant des parfums, belles, poétisées,
Au corps svelte et moelleux :

Des écharpes flottaient sur leurs épaules nues
S'étalant aux regards, plus blanches que les nues
Qui glissaient dans les cieux.

Les unes s'élançaient sur des chars faits pour elles ;
Les autres, sur des paons qui déployaient leurs ailes,
Rieuses, se posaient dans un mol abandon;
Et quand leurs doigts armés de légères baguettes
Atteignaient les anneaux suspendus sur leurs têtes,
D'une rose on leur faisait don.

D'autres jeux succédaient à ce jeu plein de grâce ;
Sur d'élégans gradins la foule prenait place,
S'égayant à saisir les quolibets bouffons
Du vieux polichinelle, enfant de l'Italie,
Dont la verve caustique et la franche folie
Déridents tous les fronts.

Ou bien, la fraîche voix des montagnards rustiques
Entonnait les refrains doux et mélancoliques,
D'un chant de leur pays, qui les suit en tous lieux;
A ces accords naïfs qu'aucun art n'accompagne,
Ils croyaient voir encor leur hameau, leur montagne,
Et des larmes mouillaient leurs yeux !

Puis, sur des cordes de soie
Un enfant de l'air marchait;
Et de cette étroite voie,
Intrépide, il se penchait;
Bondissant avec souplesse,
Il égalait la vitesse
De l'oiseau qui prend son vol;
Ses bras et ses pieds agiles
Fixés aux liens fragiles
Le soutenaient loin du sol.

Son corps, modèle de grâce,
Flottait ainsi qu'un berceau;
Ou, suspendu dans l'espace,
Tourbillonnait en cerceau :
Debout sur ses mains actives
Il créait des pas nouveaux;
Et des femmes attentives
Vers lui montaient les bravos.

Au milieu de ces jeux elles n'étaient pas toutes;
Quelques-unes erraient sous les ombreuses voûtes,
D'où s'échappaient des bruits que le cœur seul entend;
Bruits formés d'un soupir, d'une faible parole,
D'un baiser qu'on ravit, d'une robe qu'on frôle,
D'une harpe qui se détend...

D'autres allaient cueillir, dans de fraîches corbeilles,
L'oranger virginal, et les roses vermeilles

Se groupant en bouquets;
Ou sur des plateaux d'or, chargés d'urnes légères,
Savouraient l'ananas des rives étrangères,
Avec la neige des sorbets...

Mais le bruit des concerts et l'éclat des lumières
Sur leurs yeux éblouis abaissent leurs paupières;
Alors, pour les ravir à ces doux bercemens,
Éclatent tout-à-coup des gerbes de salpêtre
Qui détonnent dans l'air, et qui font apparaître
Tout un monde d'enchantemens !

L'œil s'égare, entraîné de surprise en surprise;
D'une ville assiégée on simule la prise;
La comète se heurte au soleil dans les cieux;
Les astres tournoyans embrâsent l'atmosphère,
Des cascades de feu jaillissent de leur sphère....
Puis, tout reste silencieux...

Et l'on se demandait si cette nuit d'ivresse
Était due au pouvoir de quelque enchanteresse,
Ou si durant un songe, en Orient conduit,
On avait au désert, parmi les caravanes,
Entendu répéter un conte des sultanes
Des *Mille et une Nuit*.

Ou bien, si feuilletant l'Arioste ou le Tasse,
L'ame identifiée aux tableaux que retrace
Leur génie inspiré,
Dans le palais d'Alcine, ou dans celui d'Armide
Porté par la pensée aux ailes de sylphide,
On n'avait pas erré !

Paris, juillet 1835.

SONNET.

Avoir toujours gardé la candeur pour symbole,
Croire à tout sentiment noble et pur. et souffrir;
Mendier un espoir, comme un pauvre une obole,
Le recevoir parfois, et long-temps s'en nourrir!

Puis, lorsqu'on y croyait, dans ce monde frivole
Ne pas trouver un cœur qui se laisse attendrir!
Sans fixer le bonheur voir le temps qui s'envole;
Voir la vie épuisée, et n'oser pas mourir!

Car mourir sans goûter une joie ineffable,
Sans que la vérité réalise la fable
De mes rêves d'amour, de mes vœux superflus;

Non! je ne le puis pas! non, mon cœur s'y refuse;
Et pourtant ne crois pas, hélas! que je m'abuse:
Je désire toujours... mais, je n'espère plus!

1834.

LA DEMOISELLE.

Sonnet.

Dans un jour de printemps, est-il rien de joli
Comme la Demoiselle, aux quatre ailes de gaze,
Aux antennes de soie, au corps svelte et poli
Tour-à-tour émeraude, ou saphir ou topaze ?

Elle vole dans l'air, quand le jour a pâli;
Elle enlève un parfum à la fleur qu'elle rase;
Et le regard charmé la contemple en extase
Sur les flots azurés traçant un léger pli.

Comme toi, fleur qui vis et jamais ne te fanes,
Oh! que n'ai-je reçu des ailes diaphanes;
Je ne planerais pas sur ce globe terni !

Aux régions de l'ame, où nul mortel ne passe,
J'irais, cherchant toujours dans les cieux, dans l'espace,
Le monde que je rêve, éternel, infini !

Mai 1834.

LA FRANCESCA DI RIMINI

De M. Scheffer.

IMPRESSION DU SALON.

J'aime à voir retracé par un pinceau sublime
Quelque grande infortune, ou bien quelque grand crime;
J'aime tous ces tableaux qui rendent, tour-à-tour,
Les douleurs du génie et celles de l'amour;
Quand l'œuvre de l'artiste est l'écho d'un poète,
Pour l'admirer long-temps près d'elle je m'arrête;

Mon cœur s'émeut, je rêve, et mes pleurs, en coulant,
Sont les éloges vrais que je donne au talent !
Ainsi, Scheffer, toujours ta *Francesca* m'attire;
Sur la toile animée, où revit son martyre,
Je crois relire encor les vers purs et touchants
Dont le Dante a formé le plus beau de ses chants :
Ton génie a compris ce drame de tendresse,
Et tu nous l'as traduit dans toute sa tristesse.

Vous qui vous flétrissez en passions d'un jour,
Vous n'avez pas souffert de ce profond amour
Qui nous fait ressentir dans ses transports étranges
Les fureurs des démons, les extases des anges!
Cet amour! c'est celui qui perdit Francesca;
Qui du sceau des damnés à jamais la marqua;
Qui métamorphosa la femme calme et pure
En amante brûlante, en épouse parjure;

L'ouragan infernal aux bras de Paolo
La poursuit... regardez ce douloureux tableau !
Au cou de son amant elle se suspend, telle
Que le Dante la peint dans sa page immortelle ;
Ses cheveux dénoués voilent son corps si blanc
Qui garde du poignard le stigmate sanglant :
Une larme éternelle à sa joue est glacée,
Larme de désespoir, par le remords versée,
Alors que tous les deux, frappés du même fer,
Ils s'étaient éveillés aux douleurs de l'enfer!
Alors qu'à ce doux mot qu'ils échangeaient : «je t'aime,»
Une implacable voix répondit : anathême !
Et qu'à leurs jours d'amour, rapides, fortunés,
Ils virent succéder les longs jours des damnés !
Mais Dieu, pour adoucir sa sévère justice,
Ne les sépara pas dans ce lieu de supplice;
Et tous les deux, en proie à l'éternel tourment,
Ont encore un rayon de bonheur, en s'aimant.

L'un pour l'autre on dirait que l'amour les fit naître;
Par un premier baiser leur cœur fut entraîné ;
Et le ciel aurait pardonné,
Si l'adultère pouvait l'être !

Paris, 1835.

LE DÉSERT.

Le désert! le désert dans son immensité,
Avec sa grande voix, sa sauvage beauté;
Ses pics touchant les cieux, ses savannes, ses ondes,
Cataractes roulant sous des forêts profondes;
Ses mille bruits, ses cris, ses sourds rugissemens,
Gigantesque concert de tous les élémens!

Le désert! le désert! quand l'aube orientale
Se lève, et fait briller les trésors qu'il étale;
Quand du magnolia le bouton parfumé
S'ouvre sous les baisers de quelque insecte aimé;
Quand la liane en fleurs, odorant labyrinthe,
Enlace le palmier d'une amoureuse étreinte;
Et que, s'éjouissant sous ces légers lambris,
Escarboucles vivans chantent les colibris!

Le désert d'Amérique avec toutes ses grâces,
Lorsque d'aucun mortel il ne gardait les traces,
Et qu'avec ses grands bois, ses eaux, ses mines d'or,
Aux regards de Colomb il s'offrit vierge encor.

Ah! qui ne la rêva cette belle nature;
Qui n'eût voulu quitter ce monde d'imposture,

Ce monde où tout grand cœur finit par s'avilir,
Pour courir au désert, vivant, s'ensevelir?
Pour chercher dans l'Éden de *Paul et Virginie*
L'ineffable bonheur que la terre dénie,
Vœu de paix et d'amour par chaque cœur conçu,
Et qui s'évanouit, hélas! toujours déçu!

Voilà souvent quel est mon rêve
Dans ces instans d'ennui profond,
Où le désespoir comme un glaive
Reste suspendu sur mon front...

Le désert, le désert m'appelle,
Pourquoi ces chaînes à mes pas?
Oiseaux voyageurs, sur votre aile
Pourquoi ne m'emportez vous pas?

Il faut à mon ame engourdie
Un nouveau monde à parcourir;
Il faut une sphère agrandie
Au poète qui va mourir!....

Paris, 1835.

MISERERE MEI.

Quel est donc ce convoi qui lentement s'avance ?
Le signe rédempteur ne l'accompagne pas;
Nul hymne des tombeaux n'interrompt le silence;
Aucun prêtre ne suit la pompe du trépas :
Quelques hommes, couverts d'un vêtement de bure,
Conduisent le cercueil à pas mystérieux ;
Une corde est nouée autour de leur ceinture,
Et de leurs traits voilés on ne voit que les yeux.

Ils déposent sans bruit, au coin du cimetière,
Dans une fosse ouverte, un corps inanimé;
C'est une jeune fille : un linceul funéraire
Cache à peine son sein par la mort déformé :
Pourquoi n'a-t-elle pas la couronne des vierges,
Et l'habit nuptial des épouses de Dieu?
Pourquoi, portant des fleurs et brûlant de longs cierges,
Ne voit-on pas ses sœurs qui lui disent adieu?
Pourquoi loin de la croix dépose-t-on sa bière,
Sans qu'un chant de l'Église implore son pardon;
Quel crime commit-elle en quittant la lumière,
Pour descendre à la tombe, ainsi, dans l'abandon?
Eh! ne voyez-vous pas que sur son front livide
Elle-même a jeté le voile du trépas!
Vous frémissez d'horreur!... elle fut suicide!..
Écoutez ses tourmens; ne la maudissez pas:

Le monde l'admirait : elle était jeune et belle,
Un avenir brillant s'entr'ouvrait devant elle,
La gloire et l'amitié la berçaient tour-à-tour;
Une lyre vibrait dans son ame ravie,
Elle inspirait l'amour sans qu'il troublât sa vie;
Mais hélas! il devait la consumer un jour!
Quand en elle il jeta sa fièvre dévorante,
Des biens qui l'entouraient plus rien ne la charma;
La gloire, pour son cœur, devint indifférente;
Elle plaça sa vie en celui qu'elle aima !...
Hélas! il n'avait pas une ame pour son ame;
De tout pudique amour il dédaignait le feu;
Le mourant du soleil ne ressent plus la flamme;
L'enfer ne s'émeut pas sous un regard de Dieu...
Quand elle eût sans retour épuisé l'espérance,
Quand pour elle il devint impassible et railleur,
Son cœur, déjà brisé par sa longue souffrance,
Fléchit sous le fardeau d'une morne douleur.

A la chute du jour, sur un rocher sauvage,
Redisant les sermens qu'il avait oubliés,
Elle allait contempler, comme une douce image,
Le torrent mugissant qui fuyait à ses pieds...

Un soir, près de l'abîme, elle revint encore;
Sur les flots scintillans la lune se levait....
Dans les cieux s'éteignait un brillant météore;
La brise gémissait, et la vierge rêvait...
Elle rêvait aux maux qui consument la vie,
Aux tourmens de l'amour, au calme du tombeau,
Et son cœur ressentait une invincible envie
De pouvoir de ses jours rejeter le fardeau...
Soudain, elle n'eût plus qu'une seule pensée;
Son regard se fixa sur les flots agités :
La mort se présentait à son ame oppressée,
Elle lui dévoilait de tristes voluptés!

Quel bonheur de mourir !... la nuit était si belle !..
Celui qu'elle adorait vint s'offrir à ses yeux :
— « Pour la dernière fois, écoute moi, dit-elle,
« Tu recevras du moins mes éternels adieux...
« C'en est fait, le trépas t'enlève ta victime,
« Je vais m'ensevelir sous ces flots écumans, »
Et ses yeux égarés lui désignaient l'abîme,
Et l'accent de sa voix exprimait ses tourmens.
— « Viendras-tu rappeler mon ame qui t'adore ?
« Demain, près de ces lieux, porteras-tu tes pas ?
« Non, de nouveaux plaisirs t'énivreront encore;
« C'est toi qui m'as tuée, et tu me survivras!
« Jette ton ame impie à la fange du monde,
« Dieu recevra la mienne, et sera mon vengeur!... »
Elle dit : et soudain de l'abîme qui gronde
Elle fend, comme un trait, la sombre profondeur...

TAYLOR INST.-OXFORD

Le gouffre l'engloutit... au retour de l'aurore,
Sur les bords du torrent elle apparut encore;
Son beau cou sur son sein retombait à demi;
Ses noirs cheveux flottaient autour de son visage;
Et sur les nymphéas qui croissaient au rivage,
Les flots la balançaient comme un cygne endormi.

A cet ange tombé nul ne donne des larmes;
De louange et d'amour le monde l'entourait;
Et celle, dont hier on admirait les charmes,
N'a pas même un regret!

Le mépris a payé les tourmens de sa vie;
Ses malheurs, ici-bas, ne seront pas vengés;
Personne ne maudit celui qui l'a trahie,
Mais Dieu les a jugés!

Nîmes, décembre 1829.

LES BAUX.

Sonnet

J'aime les vieux manoirs, ruines féodales
Qui des rocs escarpés dominent les dédales;
J'aime du haut des tours de leur sombre prison
A voir se dérouler un immense horizon :

J'aime, de leur chapelle en parcourant les dalles,
A lire les *ci-gît* couronnés de blason,
Et qui gardent encor la trace des sandales
Des pélerins lointains venus en oraison.

Parmi ces noirs châteaux, gigantesques décombres
Dont les murs crénelés jettent au loin leurs ombres,
Aux champs de la Provence est le donjon des *Baux* :

Là, chaque nuit encore, enlacés par les Fées,
Dans une salle d'arme aux gothiques trophées,
Dansent les chevaliers sortis de leurs tombeaux.

Aux ruines des Baux, en Provence, 1834.

SONNET.

Oui, les illusions dont toujours je me berce
En vain leurrent mon cœur d'un espoir décevant,
Impassible et cruel le monde les disperse,
Ainsi que des brins d'herbe emportés par le vent.

Et moi, me rattachant à ma fortune adverse,
J'étouffe dans mon sein tout penser énervant;
Malgré mon désespoir et les pleurs que je verse,
Je crois à l'avenir, et je marche en avant!

Pour soutenir ma foi, j'affronte le matyre
Des sarcasmes que jette une amère satyre
A mon rêve d'amour le plus pur, le plus cher!

On peut tailler le roc, on peut mollir le fer,
Fondre le diamant, dissoudre l'or aux flammes,
Mais on ne fait jamais plier les grandes ames !

1834.

UN COEUR BRISÉ.

« O souvenir de pleurs et de mélancolie!

« Ceux que j'aurais aimés ne m'ont point accueillie,

« Ou bien, insoucieux,

« Ils vantaient ma beauté sans comprendre mon ame,

« Et ne soupçonnaient pas sous ces dehors de femme

« L'ange tombé des cieux !

« Comme un lac, dont la brise effleure la surface
« Sans agiter le fond,
« Ces êtres aux cœurs froids, où tout amour s'efface,
« Pour moi n'eurent jamais un sentiment profond.

« Innocence, candeur, tendresse virginale,
« Ils vous abandonnaient sans larmes, sans regret;
« Et toujours triomphait dans leur ame vénale
« Un vulgaire intérêt.

« Ils passaient tous ainsi comme des ombres vaines :
« Le fantôme adoré, l'idéal que j'aimais,
« Celui qui de ma vie eut adouci les peines
« N'apparaissait jamais !

« Jamais l'aveu chéri qui captive une femme,
« Qui mêle pour toujours son ame vierge à l'ame
« D'un jeune fiancé
« Ne porta dans mes sens une ivresse suprême;
« Non, jamais par l'amour, jamais ce mot, je t'aime,
« Ne me fut prononcé !

« Jamais, en s'élançant au seuil de ma demeure
« Un mortel adoré ne me dit : Voici l'heure
« Promise à ton ami !
« Et triomphant malgré la pudeur qui résiste
« N'effleura d'un baiser mon front rêveur et triste !
« Non, jamais dans ma main une main n'a frémi.

« Nul rayon de bonheur sur mes jours ne se lève;
« L'amour que j'appelais ne m'a pas répondu !

« Déjà mon front pâlit et mon printemps s'achève,
« Et pour moi l'avenir est à jamais perdu.

« L'homme peut à son gré recommencer sa vie,
« Par un jour radieux son aurore est suivie;
« De jeunesse et de gloire il est beau tour-à-tour;
« Il règne en cheveux blancs : mais nous, on nous dénie
« Les palmes des combats, les lauriers du génie;
« Nous n'avons que l'amour.

« Et s'il ne sourit pas à nos fraîches années;
« Si, jeunes, nous vivons, hélas! abandonnées,
« N'espérons pas plus tard un fortuné destin :
« Des mères qu'on bénit, et des chastes épouses
« Contemplons le bonheur sans en être jalouses;
« Le soir ne peut donner les roses du matin. »

Elle parlait ainsi, la femme délaissée,
Et dans son sein brûlant fermentait sa pensée;
Puis, jetant un regard de merci vers les cieux,
Pour ne plus les rouvrir elle ferma les yeux.

1834.

CONSEILS A ***.

Pourquoi vous asservir au ridicule usage
De ces mots sans pensée idiôme moqueur,
Qui, comme une beauté qui farde son visage,
Éblouit un instant, et n'émeut pas le cœur?

Laissez tout ce clinquant à de petites têtes,
Qui, de leur ame vide excitant la torpeur,
Ont besoin de couvrir d'un manteau d'épithètes
La froide nudité d'une œuvre de vapeur.

Laissez ce feu glacé, ces rimes toutes faites
Au pauvre Italien fabriquant le sonnet
Pour les enterremens, les naissances, les fêtes,
Dans un moule uniforme, et que chacun connaît.

Mais vous, si vous avez quelque chaleur dans l'ame,
De ce faux or qui court devenez Harpagon;
N'allez pas, imitant ces fadeurs qu'on déclame,
Changer la poésie en stérile jargon.

N'allez pas, pour me rendre un gracieux hommage,
Habiller d'oripeaux un simple compliment;
Qu n d la pensée est vraie, elle produit l'image
Qui la couvre sans art, ainsi qu'un vêtement.

Croyez-moi, mieux vaudrait une parole nue
Que *la brise du soir, le souffle aérien,*
Le rayon, le parfum, la vaporeuse nue,
Dont vous formez vos vers, et qui n'expriment rien.

Que de ce mauvais goût votre esprit se dégage;
De ces mots cadencés, jadis, je m'énivrais;
Aujourd'hui, je dédaigne un factice langage :
J'ai senti que pour plaire il nous faut être vrais.

Nîmes, août 1834.

A MADAME ***.

Vous en souvenez-vous de ces heures passées
L'une à côté de l'autre, où toutes nos pensées
Sans crainte, sans soupçon, s'échangeaient entre nous?
L'amitié, disions-nous, est une douce chose;
Heureux qui trouve un cœur où son cœur se repose!...
Vous en souvenez-vous ?

Nous parlions de vertu, d'amour, de poésie,
De tout ce qui fait l'ame, et dont l'ame est saisie;
J'aimais à prolonger ces entretiens si doux;
Et souvent près de vous attentive, inclinée,
Je vis passer ainsi la rapide journée...
Vous en souvenez-vous?

Oui, j'avais mis en vous toute ma confiance;
A l'œil désenchanté de votre expérience
Je dévoilais les vœux dont mon cœur fut jaloux;
Par l'ardeur de ma foi je vous forçais à croire
A mes rêves d'amour, à mes rêves de gloire...
Vous en souvenez-vous?

Et quand vint ma douleur, profonde, déchirante,
Je vous dis en pleurant que ma mère mourante

Pour appui m'indiquait votre cœur entre tous;
Je vous dis que mon ame ardente restant vide,
Il lui fallait l'amour dont elle était avide...
Vous en souvenez-vous?

Eh bien! quand cet amour vint s'offrir à ma vie;
Lorsque je l'acceptais, orgueilleuse et ravie;
Quand je remerciais le ciel de ce bienfait...
Vous, vous m'abandonniez! votre amitié parjure
Jetait à mon bonheur le dédain et l'injure;
Que vous avais-je fait?

De celui qui m'aimait votre langue méchante
A voulu m'arracher la tendresse touchante;
Inspirant le soupçon à son cœur satisfait
Par les faux argumens d'une morale altière,
Vous l'avez torturé durant une heure entière:
Que vous avais-je fait?

Que vous avais-je fait pour profaner mon ame?
Vous savez qu'elle est pure, et vous osez, madame,
Traiter un chaste amour comme on traite un forfait;
Si vous avez souffert, si vous fûtes trahie,
Est-ce ma faute, à moi?... Quand vous m'avez haïe,
Que vous avais-je fait?

Dieu nous juge; et peut-être un jour rendrez-vous compte
De cette inimitié si cruelle et si prompte;
Votre haine sans cause est aussi sans effet;
Je suis heureuse et calme, et mon cœur vous pardonne;
Mais, je ne voudrais pas avoir fait à personne
Ce que vous m'avez fait?

Paris, 1834.

ISOLA-BELLA.

Sonnet.

Vierges, lorsqu'à vos cœurs l'amour se révéla,
Par votre fiancé quand vous fûtes aimées,
Le jour où son destin au vôtre se mêla,
Ne rêvâtes-vous pas aux îles Boromées?

Et parmi les trois sœurs, corbeilles parfumées,
Au rivage enchanteur de l'Isola-Bella
Où l'on voit des palais sous de fraîches ramées,
N'avez-vous pas choisi quelque blanche villa?

Là, le grand lac qu'entoure un cercle de collines
Reflète dans l'azur de ses eaux cristallines
L'Italie au ciel bleu, la Suisse aux sombres monts.

N'est-il pas, ici-bas, deux ames exilées
Qui coulent sur ces bords, l'une à l'autre mêlées,
Une vie enfermée en ce seul mot : AIMONS !

Aix 1834.

LA PROMENADE.

Oh ! ne me conduis plus dans ces fêtes frivoles
Où les rêves du cœur ne sauraient se fixer ;
Où de la vanité les brillantes idoles
Obtiennent des succès qu'un jour doit effacer :
Dis-moi, pourquoi veux-tu qu'à ce monde j'étale
Les rêves de bonheur que je forme en secret,
Désirs mystérieux d'une ame virginale
Que de son souffle impur soudain il flétrirait?

Je sais lui dérober les sentimens qu'il raille ;
Et légère et folâtre au milieu des plaisirs,
Quand de gloire et d'amour mon cœur ému tressaille,
Je feins, pour l'abuser, de frivoles désirs :
Et lui, ne levant pas le voile qui me cache,
A mon air dédaigneux, à mes regards railleurs,
N'a jamais soupçonné l'ame ardente et sans tache
Qui pleure, et sympathise à toutes les douleurs.

Mais qu'au sein de ce monde un cri sincère échappe,
Qu'un cœur triste et souffrant appelle un cœur ami ;
Comme l'écho répond à l'accent qui le frappe,
Mon ame entend la voix qui près d'elle a gémi :
Ainsi je t'ai compris ; et, me sentant aimée,
J'ai fui ces faux plaisirs pour n'être plus qu'à toi ;
La solitude plait à mon ame charmée,
Et le monde aujourd'hui n'est qu'un désert pour moi...

Le voile de la nuit dans les cieux se déploie ;
Viens ! fuyons ces clameurs dont les airs sont frappés
Le cœur n'éprouve ici qu'une factice joie :
Viens ! allons nous asseoir sur ces rocs escarpés ;
Je guiderai tes pas ; vois-tu ces champs superbes
Où la vigne a formé de verdoyans sillons ?
Vois-tu ces moissonneurs folâtrant sur les gerbes,
Et dont les cris joyeux animent nos vallons ?
Le jour a disparu derrière la colline ;
Contemple à l'horizon ces flots d'or et d'azur ;
Ils succèdent aux feux du soleil qui décline :
Vois, comme tout est beau ! Comme le ciel est pur !
Vois, la nuit qui s'étend n'a pas de sombres voiles ;
Tel qu'un phare brillant entouré de flambeaux,
Il plane sur ces monts, l'astre ami des tombeaux !
Escorté de milliers d'étoiles !

Mon cœur est pénétré d'un doux ravissement.
Avançons à pas lents ; que ton bras me soutienne ;
L'amour est doux ici ; mets ta main dans la mienne,
Parle-moi du bonheur qu'on éprouve en aimant :
Entends-tu des forêts le bruissement sonore ?
Le chêne retentit sous les ailes du vent,
Et des cloches du soir le son se mêle encore
A la voix du torrent...

De ces rochers déserts nos pieds foulent la cîme ;
Arrêtons-nous ici sur ces débris sans nom :
Dis-moi, ne sens-tu pas une extase sublime
Quand tu peux d'un regard embrasser l'horizon !
Vois comme l'Océan vient mourir sur la plage ;
De rapides vaisseaux fendent ses flots amers :
Oh ! je voudrais, fuyant vers un lointain rivage,
Contempler avec toi l'immensité des mers !

Vois ces globes de feu scintiller dans la nue ;
Vois ces monts nébuleux que la neige a couverts ;
Leur sommet dans les cieux se cache à notre vue ,
Et le fleuve mugit dans leurs flancs entr'ouverts :
Vois ce lac transparent qu'un vieux château domine ,
Et cette tour gothique où tintait le beffroi ;
L'oiseau des nuits planant sur ces murs en ruine
Fait entendre son cri d'effroi.

Aux regards de l'amour que la nature est belle !
Ces chaumières , ces bois font palpiter mon cœur :
Ici , seule avec toi... chaque objet me révèle
Un asile pour le bonheur.

Regarde, sous nos pieds la cité se déroule ;
De ses plaisirs bruyans , non , tu n'es plus jaloux ;
Parmi ses habitans qui se pressent en foule
Est-il un seul mortel plus fortuné que nous ?

Partage ce bonheur que mon ame préfère ;
Ne cherche plus des biens qui ne font qu'éblouir ;
Dans un monde pervers, dis-moi, qu'irais-tu faire ?
On t'apprendrait à me trahir.

1834.

HÉCATOMBE.

La gloire de l'artiste est un feu qui consume ;
A son foyer brûlant le flambeau qui s'allume
Brille d'un vif éclat, mais tombe avant le soir :
Il meurt, comme l'encens s'éteint dans l'encensoir,
Après que sur l'autel sa vapeur virginale
Vers Dieu s'est élevée en suave spirale.

On dirait qu'ici-bas l'homme prédestiné
Veut retourner au ciel pour lequel il est né,

Et que toute ame ardente, avide d'harmonies,
Aspire à s'exhaler aux sphères infinies :
Mozart, Hérold, ainsi par la mort sont fauchés,
Des phalanges d'en haut séraphins détachés,
Vous glissez parmi nous; vous nous faites entendre
Des chants qu'à votre voix un ange dut apprendre :
Puis, lassés de l'exil vous remontez vers Dieu :
Hier ainsi loin de nous s'envola Boieldieu;
Et, tandis que nos pleurs mouillaient encor sa cendre,
Dans le cercueil un autre était près de descendre :
La mort, comme un vieillard dont le sort est fini,
Beau, jeune et triomphant a frappé Bellini :
Et peut-être déjà creuse-t-elle la tombe
D'un génie, en naissant, promis à l'hécatombe!

1835.

L'HYMEN.

Ne rêves-tu jamais à ces heures d'extase
Qui précèdent l'hymen de deux jeunes époux?
Quand l'amour, de leur cœur, comme l'onde d'un vase,
Déborde en sentimens mystérieux et doux!

Dis, n'est-ce rien pour toi qu'une vierge qui pleure
En recevant l'aveu d'un amour désiré?
Qu'un front pur qui rougit, si ta lèvre l'effleure;
Qu'un céleste regard vers toi seul attiré?

N'est-ce rien, quand tu lis dans sa chaste pensée,
D'y découvrir empreinte en sentimens de feu
Cette foi que le monde encor n'a pas glacée,
Et qui croit au bonheur, comme elle croit à Dieu !

Les pudiques secrets de son ame candide
De leur voile à tes yeux sont alors dépouillés;
De ses jours sans amour elle te peint le vide,
Puis ses désirs naissans par toi seul éveillés.

Après ces doux accens viennent de longs silences;
Sa tête sur ton sein semble s'abandonner:
Mais soudain elle fuit ; vers elle tu t'élances,
Et tu prends un baiser qu'elle n'osait donner;

A ce larcin d'amour un jeu naïf succède;
Ce sont ses longs cheveux que tu veux détacher;
Elle retient ta main; tu souris, elle cède,
Et sous leur blond tissu ton front va se cacher.

Ce sont sur tes yeux noirs ses petites mains blanches,
Dont folâtre et rieuse elle aime à te couvrir;
C'est, lorsque sans parler vers elle tu te penches,
Un maintien languissant à te faire mourir!

Puis l'air manque à son cœur dévoré par la fièvre;
Elle échappe à tes bras; tu la suis dans les champs;
Et cette volupté dont sa pudeur te sèvre
Tu la trouves encor dans ses regards touchans.

Elle revient à toi plus douce, plus aimante ;
S'accuse d'avoir fui ; met sa main dans ta main ;
Courbe sur ton épaule une tête charmante,
Et vous marchez tous deux sans suivre de chemin....

Quand tu la vois si belle à ton bras suspendue
Répondre aux mots d'amour qu'en tremblant tu lui dis,
Alors, qu'est l'univers pour ton ame éperdue,
Et la gloire et l'éclat qui t'énivraient jadis ?

La terre disparaît, mais le ciel se révèle ;
A votre immense amour il faut l'immensité;
Il faut à votre espoir une sphère nouvelle
Où vous aimiez ainsi durant l'éternité !

Le doute qui luttait dans votre ame orgueilleuse
Dans la félicité deviendrait un remords:
La foi naît du bonheur : quand la vie est heureuse,
On voudrait l'assurer au-delà de la mort.

Et tous les deux alors mêlant votre prière
Vous unissez vos cœurs; et dans un même vœu,
Le regard vers le ciel, à genoux sur la pierre,
De vous avoir créés vous remerciez Dieu!

1834.

MA POÉSIE.

Il est dans le Midi des fleurs d'un rose pâle
Dont le soleil d'hiver couronne l'amandier;
On dirait des flocons de neige virginale
Rougis par les rayons d'un soleil printannier.

Mais pour flétrir les fleurs qui forment ce beau voile,
Si la rosée est froide, il suffit d'une nuit;
L'arbre alors de son front voit tomber chaque étoile,
Et quand vient le printemps il n'a pas un seul fruit.

Ainsi mourront les chants qu'abandonne ma lyre
Au monde indifférent qui va les oublier;
Heureuse, si parfois une ame triste aspire
Le parfum passager de ces fleurs d'amandier.

Paris, 1835.

FIN.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. . . . . .

Poëme à une Amie. . . . . .

I. Tourmens du Poète. 1
II. Récit. 17
III. Enthousiasme. 25
IV. L'Inspiration. 33
V. Les Doutes de l'esprit. 39
VI. La Foi du Cœur. 47
VII. La Mer. 61
VIII. Génie. 73
IX-X. Les Cités. 79
XI. Venise. 89
XII. Paris. 95
XIII. Châteaubriand et Lamartine. 105
XIV. Rêve. 113
XV. Néant. 117
XVI. Elégie-Mort. 123
XVII. Bluettes. 131
XVIII. Illusions. 141
XIX. Désenchantement. 149
XX. Espère!!! 155
XXI. Envoi. 159
YSEULT, légende du Mont-Saint-Michel. 167

Poésies Diverses.

Réponse à un Poète. 189
Pétrarque à Vaucluse. 193
Chant de consolation à un Poète américain. . 197
Boutade contre la Raison. 207
Strophes. 213
Portrait. 215
Liane. 219
Les Fleurs que j'aime. 223
Bianca-Neve. 227
Une Amie, sonnet. 231
L'Imprudence, conte d'enfant, dédié à mademoiselle Emma G***. 233
Lassitude. 241
Fête nocturne. 243
Sonnet. 251
La Demoiselle, sonnet. 253
La Francesca di Rimini, de M. Scheffer. . . 255
Le Désert. 259
Miserere Mei. 263
Les Baux, sonnet. 269
Sonnet. 271
Un Cœur brisé. 273
Conseils. 279
A Madame ***. 283
Isola-Bella, sonnet. 287
La Promenade. 289
Hécatombe. 295
L'Hymen. 297
Ma Poésie. 303

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 136, vers second : que la neige a couvert, *lisez* : a couverts.

Page 196, à la note : aux Rienzi, *lisez* : à Rienzi.

Variantes.

Page 64, vers septième : ses sourds mugissemens, *lisez* : ses longs gémissemens.

Page 154, vers premier : dans un cercle borné, *lisez* : dans le monde réel.

Page 108, vers premier : Qui calme son délire, et par un charme occulte, *lisez* : Un prophète inspiré qui par un charme occulte.

63645366

BL